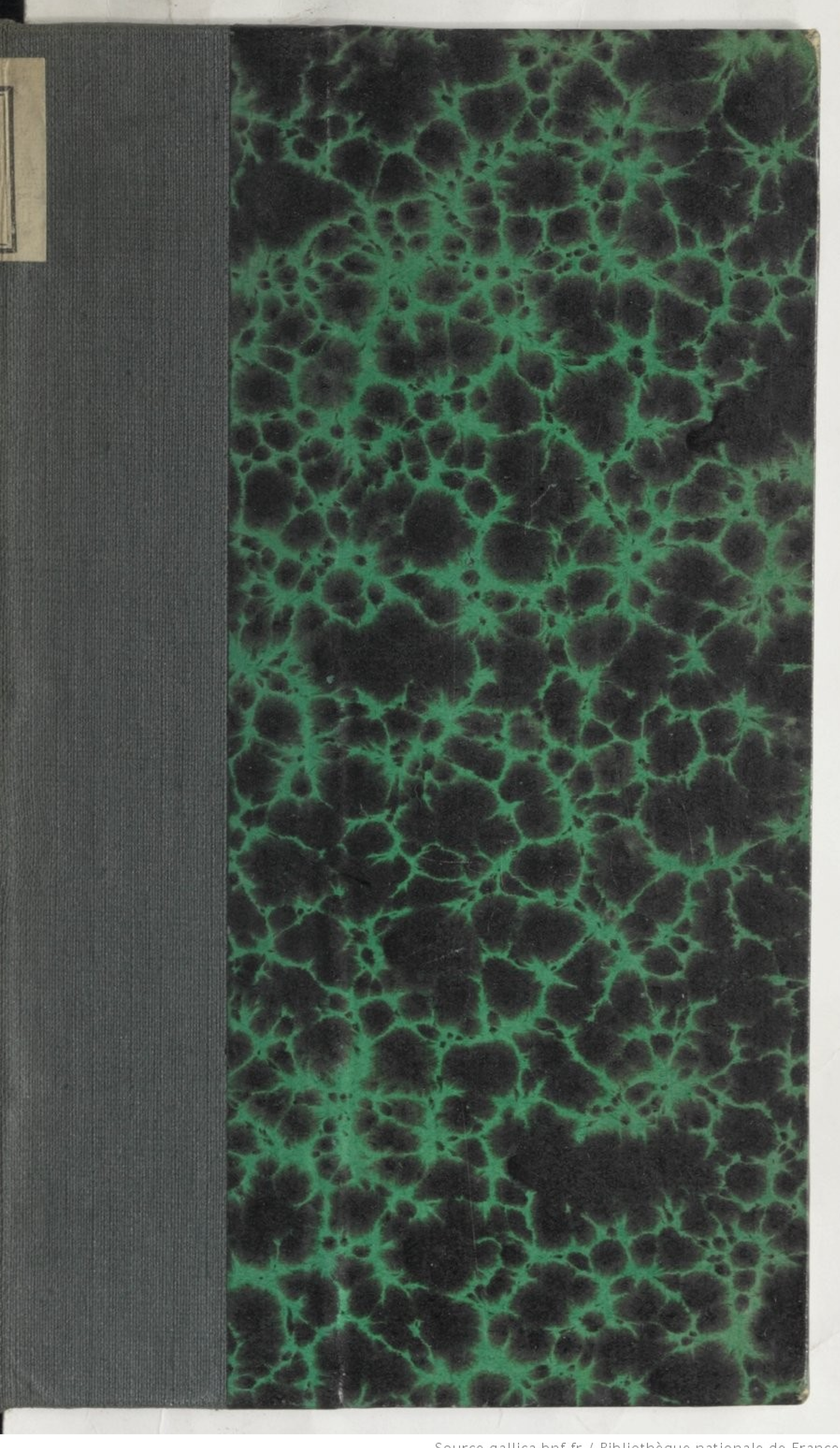
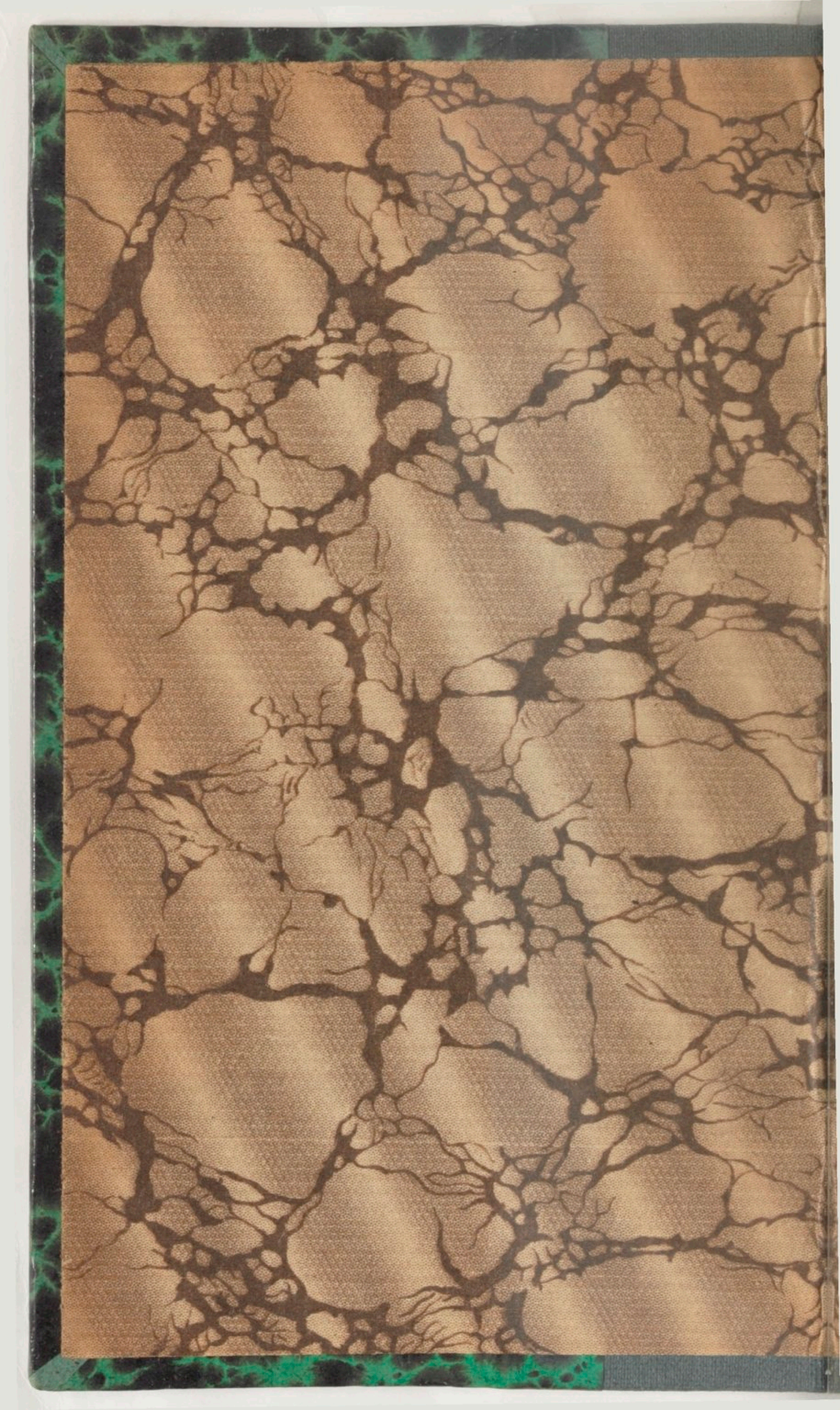
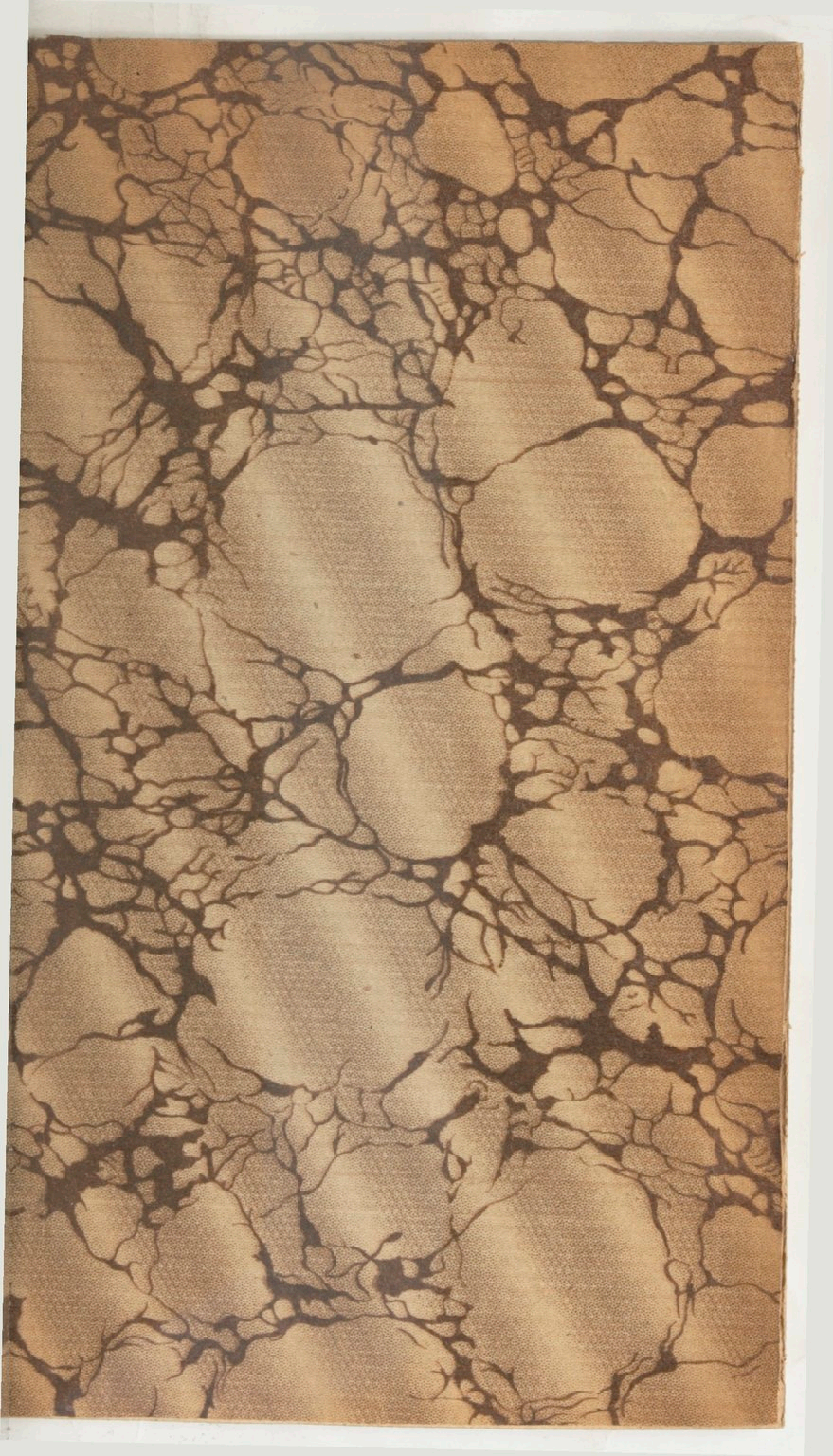
Maximilien Sforce, nouvelle historique par A.-J.-D.-S. de B.

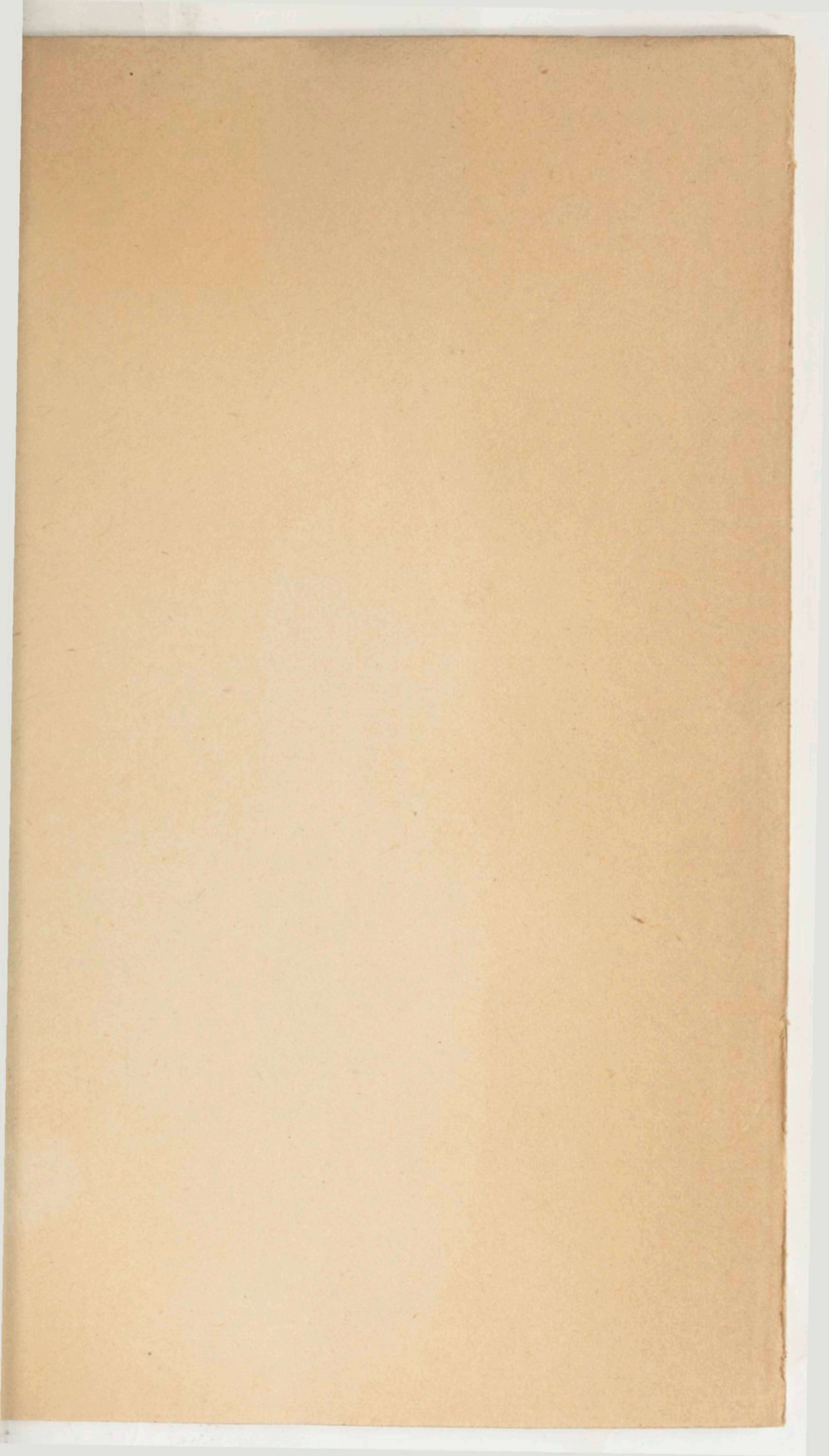


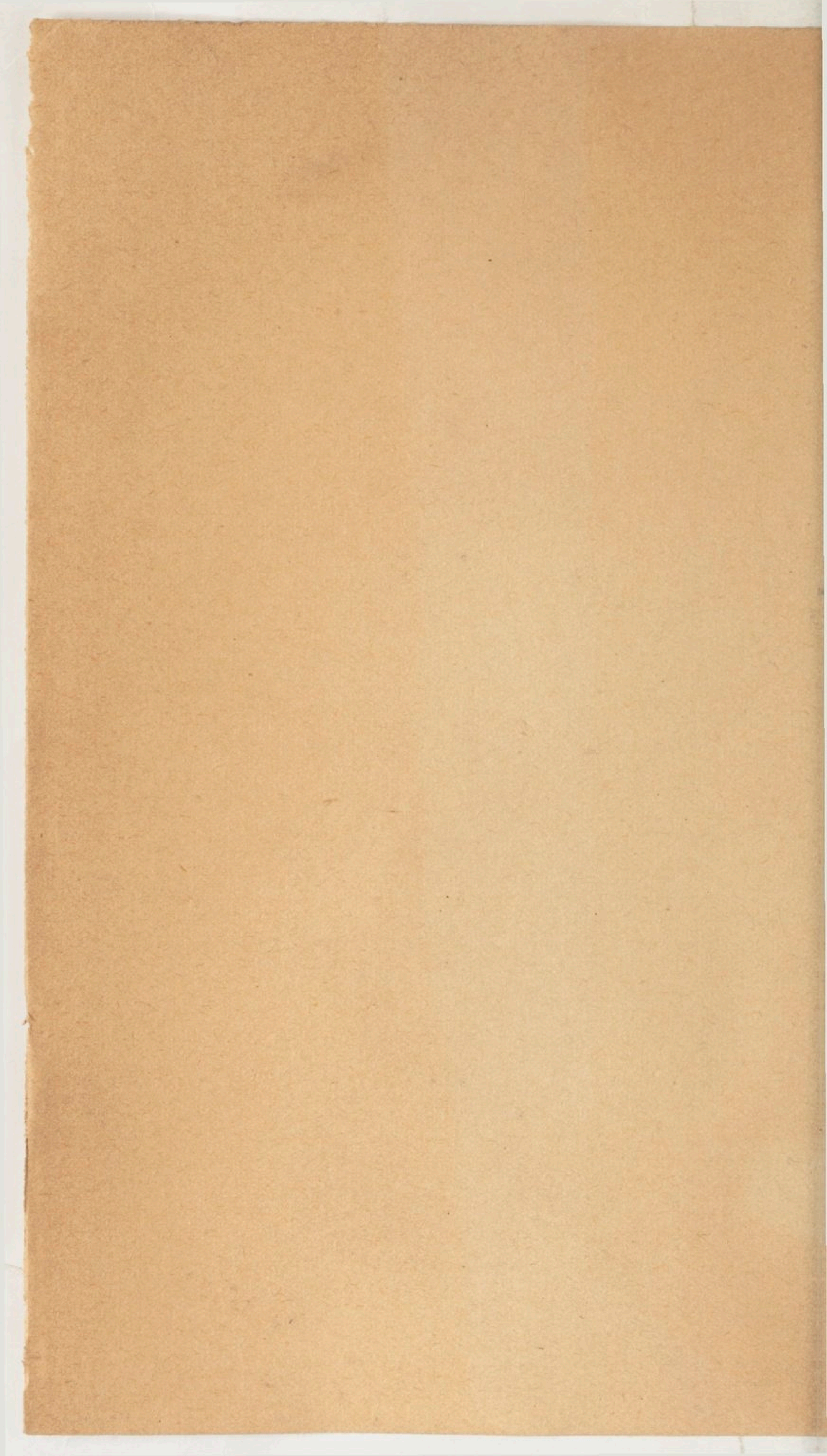
Maximilien Sforce, nouvelle historique par A.-J.-D.-S. de B.. 1811.










MAXIMILIEN SFORCE,

NOUVELLE HISTORIQUE.



MAXIMILIEN SFORCE,

NOUVELLE HISTORIQUE;

PAR A. J. D. S. DE B........

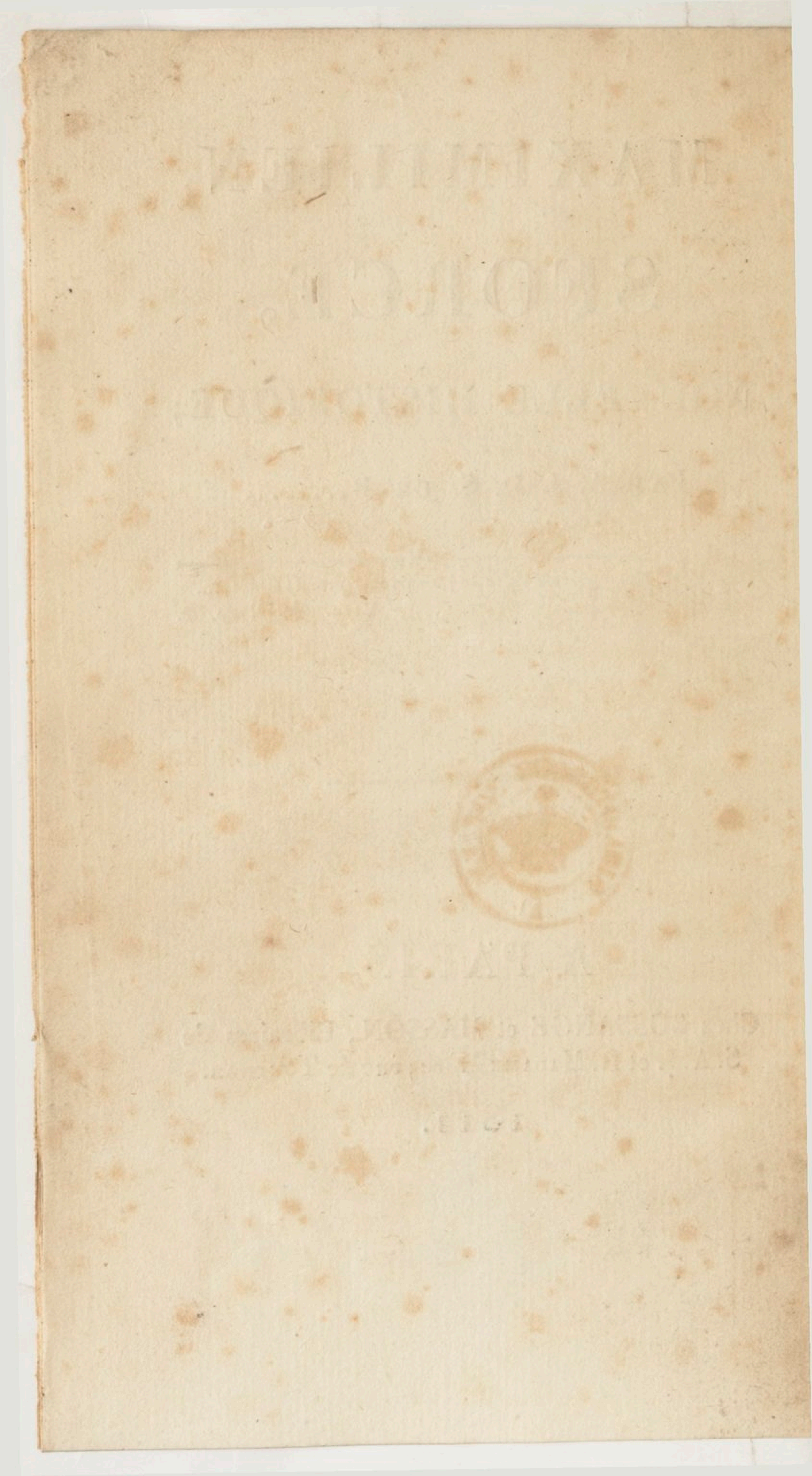
Non equidem, nec te juvenis memorande silebo......
VIRG. Æneid. lib. X.



A PARIS,

Chez BOSSANGE et MASSON, Libraires de S. A. I. et R. MADAME Mère; rue de Tournon.

1811.



PRÉCIS

Des événemens relatifs à cette Nouvelle, suivant les rapports des Historiens.

LE sanguinaire, mais politique Louis XI, venoit pendant un règne long et heureux de cicatriser les plaies qu'avoient faites à la France les perfides étrangers qui en avoient disputé la possession à ses rois Charles VI et Charles VII, et ce monarque, qui eût mérité d'être rangé au nombre des grands princes, s'il n'eût terni ses grandes qualités par une féroce superstition, avoit tracé la route à ses successeurs pour augmenter et gouverner l'empire, surtout pour abaisser enfin l'orgueil de leurs

grands vassaux, but où tendit toujours celui qui dans sa jeunesse avoit profité, contre son père, de l'influence de l'un de ces fiers ennemis de la couronne : malheureusement pour la monarchie, il ne laissa à sa mort qu'un foible enfant peu en état de se conduire d'après ses conseils. Charles VIII, valétudinaire, se trouva confié à la tutelle d'une princesse qui n'avoit pas assez de force pour suivre les erremens tracés par son père. Le jeune monarque ne reçut de sa sœur que des leçons d'un héroïsme mal entendu, qui replongea la France dans de nouvelles calamités, et prépara, par son pernicieux exemple, les malheurs de Louis XII, et les fautes de François premier. Combien cependant le plan formé par Louis XI eût été à cette époque facile à exécuter ? L'Anglais, oc-

cupé de se choisir un roi dans les maisons de Lancastre et d'Yorck, ne conservoit plus sur nos côtes que quelques points qu'il eût abandonnés à la première attaque sérieuse. La Bretagne étoit prête à se livrer à nous avec l'unique héritière de ce beau duché, et cette union, dictée par les plus simples notions de la politique, faillit manquer par une brouillerie entre madame de Beaujeu et le duc d'Orléans ; les provinces enfin auxquelles le dernier Roi avoit commencé à accorder des magistrats et des lois, attendoient avec impatience qu'on leur complétât un code, et que par cette institution et celle des universités, la France sortît enfin de la barbarie et de l'ignorance dans laquelle les guerres civiles et étrangères l'avoient retenue si long-temps. Au lieu de

satisfaire à ce devoir, indiqué par une saine politique, trois monarques se succèdent sur le trône, et tous trois se passionnent pour le projet insensé d'aller par-delà les monts chercher de nouveaux sujets à quatre cents lieues de leurs frontières, et réunir à leurs dominations des peuples que la nature et la politique sembloient, à cette époque, en devoir éloigner à jamais. On peut, à la rigueur, excuser l'imprudence du premier de ces monarques, attiré et séduit par un enthousiasme sans expérience; mais qu'aucun des deux autres n'ait été éclairé par les fautes et les revers de son prédécesseur, et qu'ils aient abreuvé pendant plus de trente années du sang français les plaines d'Italie, négligeant pour une conquête éloignée et éventuelle, leurs intérêts

les plus présens et les plus chers, c'est ce qu'on ne peut attribuer qu'à un esprit de vertige et de folie comparable à celui qui, dans les septième et huitième siècles, avoit conduit leurs ancêtres en Syrie et en Palestine. En effet, ces expéditions furent dictées par le même enthousiasme chevaleresque dont l'origine remonte aux croisades, et qui s'éteignit avec Bayard pendant les guerres d'Italie, ou du moins ne jeta plus que quelques foibles étincelles dans les ténébreuses horreurs de nos guerres de religion. François premier, lui-même, monté trop tôt ou trop facilement sur le trône, s'occupa plus des lois de la chevalerie que des devoirs de la royauté, et il dut s'apercevoir plus d'une fois, pendant sa captivité qui coûta si cher à la France, que la place du sou-

verain d'un grand royaume n'est pas toujours aux avant-postes de son armée. Mais cette discussion sort du sujet que je me propose dans cette notice, qui est de rectifier le récit que je suppose fait à La Trimouille par Maximilien Sforce, et d'appuyer en même temps, par l'autorité des historiens, le portrait que je lui fais tracer de son père, et des événemens auxquels il participa.

François Sforce, gendre de Philippe Visconti, entra en maître dans Milan, et s'y fit couronner duc en 1450, après avoir réduit cette ville par un siége de plusieurs mois. Il mourut emportant la réputation d'un grand guerrier et d'un profond politique, laissant la paisible possession de son duché à Jean Galéas son fils aîné, qui se trouvoit alors auprès de

Louis XI, pour apprendre, disoit son père, à gouverner les hommes. Ce jeune prince avoit mal profité à une telle école, ou plutôt il n'avoit étudié que les vices de son instituteur, et Milan s'aperçut trop tôt qu'il avoit changé de maître. On ne peut peindre les excès auxquels se livra le nouveau Duc; adonné à la débauche la plus infâme, joignant à l'avarice la plus sordide, tous les raffinemens de la méchanceté, il fut bientôt détesté dans sa capitale, on conspira contre ses jours, et il fut poignardé dans la cathédrale de Milan par trois nobles dont il avoit outragé les femmes. Son fils Galéas-Marie, âgé de neuf ans, fut proclamé duc, sous la tutelle de Bonne de Savoie sa mère. C'est seulement alors que paroît sur la scène Ludovic Sforce, fils de Fran-

çois, et non son frère comme je le rapporte dans la nouvelle, où j'ai supprimé une génération pour serrer les événemens auxquels cette altération ne nuit en rien. Ce féroce Italien, qui paroît avoir eu des discussions avec son frère Jean-Galéas, puisqu'au moment de sa mort il étoit exilé à Pise, marcha depuis cet instant vers la souveraine puissance, par une route semée de forfaits; il lève des troupes, sous le prétexte d'arracher à la régente une tutelle qui lui appartient, s'approche de Milan, et fait tant par ses séductions et ses intrigues, que la plus grande partie du duché se déclare en sa faveur. Bonne, obligée de traiter, est bientôt exilée par ordre de son fils même, à qui son oncle souffla cet acte d'autorité; et débarrassé de la surveillance d'une mère, il

s'empara du gouvernement, laissant à un foible enfant les hochets de la souveraineté, et le plongeant dans tous les plaisirs qui pouvoient le plus altérer sa santé déjà chancelante. Sur le bruit de la beauté d'Isabelle d'Arragon, petite-fille du roi de Naples, il demande sa main pour son neveu, et l'ayant obtenue, il fait consommer le mariage, dans l'espoir que cet hymen contracté si jeune, épuisera bientôt ce qui lui reste de forces sans lui faire craindre d'héritiers. Il fut trompé dans cette supposition : Isabelle devint mère, et moins patiente que son époux, elle prit occasion de la naissance de son fils pour réclamer auprès du roi de Naples, contre la nullité à laquelle le régent condamnoit son neveu alors en âge de gouverner par lui-même. Ferdinand, occupé par d'autres consi-

dérations, ne put ou ne voulut pas céder aux instances de sa petite-fille ; mais Ludovic, trop prévoyant pour négliger cet avertissement, fit renfermer le jeune couple dans le château de Pavie, et de peur que leurs réclamations ne trouvassent un jour plus d'accès auprès du père d'Isabelle, il résolut de susciter à ce prince un ennemi qui ne lui laissât pas le temps de s'occuper d'autres affaires que des siennes. Tel fut le premier moteur de l'entrée des Français en Italie. Charles VIII, héritier de la maison d'Anjou qui avoit régné à Naples, avoit depuis long-temps le désir de faire valoir ses droits sur ce royaume. Ferdinand s'étoit aliéné le souverain Pontife, en refusant l'hommage de ses États : Alexandre VI, Charles et Ludovic se réunirent contre lui,

et ce traité, ouvrage de l'ambition et de la perfidie, fut le signal de l'embrasement de la péninsule. Sforce, rassuré désormais sur le compte des parens d'Isabelle, fit administrer à son neveu un poison lent dont il pouvoit calculer l'effet, et qui ne laissoit plus guère qu'une année d'attente à sa criminelle impatience. Cependant il ne put s'empêcher de trembler, lorsque Charles VIII passant à Pavie, voulut, malgré ses efforts, rendre visite à son infortuné parent, qu'il trouva sur son lit de mort. Ce spectacle parut toucher le monarque, et son émotion redoubla à l'aspect de la jeune épouse du moribond, qui se précipita à ses pieds, demandant vengeance pour son époux, et grâce pour son père. Ce dernier mot nuisit à l'objet de sa première demande, en réveillant le cour-

roux et l'enthousiasme conquérant de Charles. Il promit beaucoup, mais il partit sans rien exécuter, et bientôt les événemens de la guerre lui firent perdre de vue des promesses qui se trouvoient d'ailleurs totalement opposées à ses intérêts. Ludovic n'eut donc plus qu'à profiter de ses avantages : le malheureux Galéas mourut, ne laissant qu'un fils âgé de cinq ans, hors d'état, disoient les partisans de son oncle, de soutenir le fardeau des affaires. Une assemblée convoquée et présidée par Ludovic, lui décerna unanimement la couronne, en opinant même à le forcer à la recevoir. L'ambitieux, au comble de ses désirs, se fit en effet presser; mais finit par se rendre, et recueillit enfin le fruit de tant de crimes et d'hypocrisie.

Cependant le roi de France étoit

entré en vainqueur dans Naples, et si sa domination s'y établissoit, le nouveau Duc avoit tout à craindre ; car il étoit présumable que la maison d'Orléans feroit valoir à son tour, sur le duché de Milan, les droits qu'elle tenoit de Valentine Visconti, et il devenoit de la politique de Charles d'appuyer les prétentions de son cousin, et d'acquérir ainsi une prépondérance inattaquable sur la péninsule. L'intérêt de Ludovic étoit donc de détruire son propre ouvrage, avant qu'il ne fût consolidé, et on le vit bientôt à la tête de la ligue de tous les États de l'Italie, pour en chasser les Français qu'il y avoit attirés. La fraude et la ruse furent encore les armes dont il se servit dans cette circonstance ; il alarma Ferdinand-le-Catholique sur la proximité de Naples avec la Sicile, et

l'engagea à chasser de si dangereux voisins. Il offrit à l'Empereur la main de sa nièce avec 400,000 ducats, à condition qu'il se déclareroit contre les Français. Ces deux princes réussirent bientôt dans une entreprise que la retraite de Charles et l'insurrection du royaume de Naples leur rendirent facile. Ludovic, pendant ce temps, avoit tourné toutes ses forces contre le duc d'Orléans qui, par une fausse opération, s'étoit laissé enfermer avec une armée dans Novarre. L'usurpateur sentoit de quelle utilité eût été pour lui la prise de ce rival dont les prétentions l'alarmoient. Il ne put cependant y réussir : le Duc se défendit jusqu'à la derniere extrémité, et donna à Charles le temps de venir à son secours. Ne voulant pas mettre le sort de son duché au hasard d'un combat dont

la valeur française lui faisoit craindre l'issue, Ludovic traita avec le Roi, et consentit à laisser Louis sortir sain et sauf de ces murs, où lui-même devoit un jour éprouver un sort moins propice. En effet, le duc d'Orléans n'eut pas plutôt succédé à Charles VIII sur le trône de France, qu'il s'occupa de venger ses affronts, et de rentrer dans un héritage dont la conquête lui paroissoit bien plus facile que celle de Naples, et qui d'ailleurs pouvoit y servir d'acheminement : il y étoit surtout encouragé par l'avis de celui qui suivant de tout temps sa fortune, avoit jusqu'alors tempéré sa fougue par sa prudence, et dont il prisoit d'autant plus les conseils, qu'il les connoissoit désintéressés, et dictés par l'attachement le plus sincère et le plus vif. Mais quel mortel est toujours

inaccessible à des considérations personnelles ? D'Amboise, ministre zélé et fidèle, ne put résister à la tentation de rendre son maître l'arbitre de l'Italie, persuadé que la pourpre, et peut-être un jour la tiare, seroient immanquablement le prix qu'il recueilleroit lui-même de cet accroissement de pouvoir. Il en prépara donc la voie en commençant par semer la discorde entre les principaux chefs de la ligue formée contre Charles : il traita avec le roi d'Espagne, et par la cession de la Cerdagne et du Roussillon, acheta sa neutralité; s'assura du pape Alexandre VI en comblant son neveu César Borgia de richesses et de dignités ; des Vénitiens, en leur abandonnant le Crémonais et les pays situés entre leurs anciennes possessions et les rives de l'Adda et du Pô.

Quant à l'empereur Maximilien, ses disputes avec les Suisses l'occupoient tellement en Allemagne, qu'il ne pouvoit rien entreprendre contre la France, et ce premier Ministre avoit payé chèrement à Henri VII, roi d'Angleterre, la promesse de ne point profiter de cette expédition, pour tenter d'aborder sur nos côtes. Louis, ainsi tranquillisé, indiqua le rassemblement de son armée à Lyon, et s'y rendit lui-même avec toute la Cour. Ludovic ne prévit que trop alors qu'il ne pouvoit résister à tant de forces. En vain chercha-t-il des alliés: le seul roi de Naples, Frédéric, qui avoit succédé à son neveu Alphonse, eût voulu le secourir dans un péril qui leur devenoit commun; mais le peu de troupes dont il pouvoit disposer, et le grand nombre de mécontens

qui cherchoient le moment de se soulever, l'empêchoient de dégarnir ses places ; et les Français n'eurent pas plutôt traversé les Alpes, que Ludovic, après avoir laissé une forte garnison dans le château de Milan, s'enfuit avec ses enfans et ses trésors, et fut se réfugier à la Cour de Maximilien, qui lui offroit une retraite. En vingt jours, Louis XII fut maître du duché et de la capitale, qui lui ouvrit ses portes ; et après y avoir fait une magnifique entrée, et exercé tous les actes de la souveraineté, ce monarque retourna en France, laissant son nouvel État sous le gouvernement de Jean-Jacques Trivulce, milanais, ennemi déclaré des Sforce, qui l'avoient proscrit, et qu'il croyoit devoir être le plus agréable à ses peuples. Mais à peine a-t-il rega-

gné Lyon, que l'inconstance italienne, et l'imprudence française ont causé une insurrection qui se répand rapidement dans toute la Lombardie. Le peu de troupes qu'avoit gardé Trivulce est repoussé et ne peut conserver toutes les positions. Ces revers, publiés bientôt, font croire à Ludovic qu'il est temps de se montrer et de profiter de la circonstance; il lève à la hâte quelques bataillons Suisses, et rentre à leur tête dans le Milanès prêt à se soulever en sa faveur. De son côté, aux premières nouvelles, le Roi de France avoit envoyé des renforts considérables à ses généraux. La révolte est étouffée dans les villes, les Français reprennent l'offensive, et Ludovic, trop pressé pour opérer sa retraite, n'a que le temps de s'enfermer dans No-

varre. Bientôt la famine, et surtout le défaut de paye, excitent le mécontentement des Suisses; ils passent du murmure à la sédition, et finissent par déclarer au malheureux Sforce, que ne voulant pas se battre contre leurs compatriotes qui font la principale force de l'armée française, ils sont résolus à capituler. En vain ce Prince cherche à réveiller leur courage, ou du moins à exciter leur pitié : ils sont sourds à ses remontrances, et tout ce qu'il peut obtenir d'eux, c'est de sortir dans leurs rangs, revêtu d'un habit de soldat, lorsqu'ils défileront hors des portes. Mais soit trahison, soit surveillance de la part des Français, l'infortuné Ludovic fut reconnu et fait prisonnier. On le conduisit aussitôt en France, et on l'enferma d'abord dans une cage de fer, supplice

assez commun dans ce temps, puisque madame de Beaujeu y avoit fait mettre le duc d'Orléans, depuis Louis XII, après la bataille de Saint-Aubin du Cormier. Transféré ensuite au château de Loches, il y mourut en 1510. Telle fut la catastrophe qui termina la carrière criminelle qu'avoit parcourue cet ambitieux. Quelques historiens l'ont loué, tant il est vrai que la puissance trouve toujours des flatteurs ; mais le grand nombre s'attache à détester les crimes par lesquels il chercha à substituer sa branche à celle de son frère, en employant tour à tour le fer et le poison. Deux fils dont l'histoire parle fort peu, et à qui elle ne prête ni vices ni vertus, régnèrent après lui à différens intervalles, et ne furent, à ce qu'il paroît, que des machines que l'on fit mou-

voir. L'aîné, Maximilien, fut reporté sur le trône en 1512, par les Suisses, qui gagnèrent en sa faveur la bataille de Novarre, et finit par abandonner ses droits pour un chapeau de cardinal, et trente mille ducats de rente. Le second, François, rentra à son tour dans Milan, lorsque les Français évacuèrent la Lombardie sous François premier, et fut maintenu dans son duché par Charles-Quint : tous deux moururent sans postérité.

Ces faits, rapportés par les historiens, qui varient même entre eux sur beaucoup de circonstances, m'ont paru propres à revêtir une forme romanesque : j'ai cru pouvoir m'en emparer, et faire un héros malheureux, d'un prince qui fut à peu près nul, ou du moins le parut ; car comment à cette distance distinguer le véritable mo-

bile des actions d'un homme, lorsque nous nous méprenons tous les jours sur celles qui se passent tout près de nous? Qu'importe que Maximilien soit amoureux, et prenne par désespoir un parti que peut-être lui suggéra la philosophie et le désir de la tranquillité? Cela ne nuit en rien à la chronologie ni à l'histoire, et conséquemment ne peut m'attirer les reproches que l'on fait communément à ceux qui s'adonnent au genre mixte du roman historique. Ces reproches qui m'effrayent, et avec d'autant plus de raison qu'ils ont été faits à des ouvrages que je regarde comme beaucoup au-dessus du mien, n'ont pourtant pu me détourner d'un travail auquel j'ai pris plaisir, ayant toujours eu une grande prédilection pour ces beaux coups d'épée, qui

font le charme et l'intérêt des romans de chevalerie. Tout mon espoir est que mon obscurité me fera échapper à la critique, qui ne s'attache qu'aux réputations colossales, comme l'inutile lierre se lie à l'orme altier pour en tirer sa subsistance. Puisse seulement mon Azélie réussir à inspirer quelqu'intérêt à mes lecteurs ! Je ne regretterai ni mes risques ni mes peines, si je parviens surtout à faire verser quelques douces larmes à cette charmante portion du genre humain, qui doit plaindre d'autant plus les maux que l'amour cause, que c'est plus souvent sur elle que ce dieu exerce son malin pouvoir. Plaire à ce sexe aimable étoit autrefois la devise des chevaliers ; que ce soit aujourd'hui la mienne, et je défie, sous une telle égide, et la critique et ses suppôts.

MAXIMILIEN

MAXIMILIEN SFORCE,

NOUVELLE HISTORIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Je te salue, ô divine Italie ! pays délicieux que la nature prodigue s'est plu à combler de ses dons ; toi qui par l'éclat d'un ciel toujours pur, par la richesse d'un sol fécond, par la variété des sites les plus admirables, passerois pour la plus belle des contrées, quand la majesté de tes souvenirs ne t'en rendroit pas la plus auguste ; toi qui ne fus que trop long-temps notre implacable ennemie, quand tout sembloit devoir rapprocher tes peuples du nôtre ; toi enfin

que revendique la gloire, après le long engourdissement dans lequel la superstition t'avoit plongée ; Italie ! je te salue : viens répandre sur mes récits cet intérêt puissant qui semble attaché à ton nom ; et si je me vois forcé de retracer les attentats d'un de tes princes, que le tableau des vertus de son fils te console, et tu diras, en admirant Maximilien, tels seront désormais mes enfans !

Les grand'gardes du camp venoient d'être relevées ; les feux des védettes avancées commençoient à briller dans l'obscurité, et le soldat, fatigué des travaux et des périls du jour, alloit se livrer dans sa tente aux douceurs du repos, lorsque le jeune Maximilien, persuadé que l'œil du chef doit veiller à la sécurité de tous, se fait apporter ses armes, s'élance sur son coursier, et suivi d'un seul écuyer, commence sa ronde accoutumée, en suivant les sinuosités du Tésin, qui forme les limites de son camp ;

il dirige sa marche vers les remparts de Novarre (1). C'est de ce côté surtout qu'aucune précaution ne doit être négligée; c'est là que commande Bayard, Bayard (2) qui depuis un an conserve à son Roi cette place, malgré les efforts d'une armée victorieuse.

Mais aucun mouvement hostile ne paroît devoir troubler le calme de cette nuit silencieuse, et les campagnes naguères si riantes, semblent transformées en une vaste solitude. Ce repos de la nature, éclairé foiblement par l'astre des nuits dont la tremblante lumière se réfléchit dans les flots paisibles du Tésin, laisse le jeune Prince en proie à cette mélancolie à la fois pénible et douce, dans laquelle une âme neuve et sensible trouve tant de charmes. Dans sa rêverie prolongée, il oublie et la guerre, et son rang, et sa gloire, pour reporter son imagination vers les premières sensations, vers les premiers plaisirs de son

adolescence. Il revoit tour à tour les guides de ses premiers pas dans la noble carrière des armes, les compagnons de ses jeux, dont plusieurs sont devenus ses loyaux amis ; cette Cour de France et si aimable et si brillante, où il reçut les premières notions de l'honneur et de la galanterie, où l'amour..... Tout autre souvenir cède bientôt à celui-ci dans l'esprit de Maximilien ; il ne voit plus, ne se rappelle plus qu'Azélie (3), qu'Azélie dont un funeste devoir le rend malgré lui l'ennemi le plus implacable. A cette désolante idée, tout se désenchante à ses yeux, la nature n'a plus de charmes, ses souvenirs plus de douceurs. Tout entier à son désespoir, il maudit et l'ambition et la gloire ; il est prêt à maudire son père...., lorsqu'un bruit d'armes et de chevaux se fait entendre vers l'un de ses postes les plus avancés : c'est une surprise sans doute, et les siens peut-être ont besoin de secours. Maxi-

milien ne balance pas, il envoie son écuyer porter des ordres à ses chefs, et s'élançant lui-même de toute la vitesse de son coursier, il est bientôt rendu sur le lieu où se passoit le combat. Mais quel est son étonnement, ou plutôt son indignation! un seul chevalier portant des couleurs inconnues, environné par une troupe de soldats italiens, s'est fait un rempart de leurs corps, et quoique blessé, presque sans armes (les siennes sont rompues en vingt endroits), il semble les braver encore, et préférer mourir à se rendre. Cependant il va bientôt succomber sous le nombre, lorsque Maximilien arrête ses soldats d'un mot, et s'avançant seul vers le guerrier : « Chevalier, » lui dit-il, croyez-moi, c'est assez » combattre, votre défaite vous honore » autant que notre victoire; laissez m'en » recueillir le fruit, en conservant vos » nobles jours pour une occasion plus » heureuse; consentez à m'en remettre

» le soin, et daignez venir, non pas en
» captif, mais en ami, sous la tente
» hospitalière de Maximilien ».

A ce nom, l'inconnu jetant le tronçon de son épée, court en levant la visière de son casque, dans les bras du jeune Duc, en s'écriant : « Cher ami,
» est-ce toi que je retrouve ici? com-
» ment mon cœur n'a-t-il pas deviné le
» compagnon de mon enfance? com-
» ment le tien n'a-t-il pas reconnu La
» Trimouille (4)? » Les deux guerriers se tiennent mutuellement embrassés en versant de douces larmes. Cependant La Trimouille est blessé, et son sang qui coule rappelle à son ami qu'il a besoin de secours prompts et efficaces. Il ordonne donc à ses soldats de former un brancard de leurs lances, le fait porter ainsi jusque dans sa tente sur son propre lit, et ne prend de repos que lorsque les gens de l'art ont déclaré que quelques jours de tranquillité rétabli-

ront entièrement le malade dont aucune blessure ne paroît dangereuse. Maximilien se livre alors au plaisir de revoir son ami ; mais selon l'ordre des médecins, il s'abstient les premiers jours de toute question, et ne répond à aucune demande. Il veut attendre, pour contenter la curiosité de La Trimouille, qu'aucun danger ne puisse en résulter pour sa vie. Ce jour arrive enfin, et lorsqu'ils se trouvent seuls, ils s'empressent d'épancher mutuellement leurs âmes. Le Prince le premier interroge son ami, et veut connoître la cause qui l'attire ainsi seul dans une contrée où il ne devoit rencontrer que des ennemis.

« C'est l'amour de la gloire, lui ré-
» pond gaîment La Trimouille. Tu sais,
» cher ami, que dès nos jeunes ans elle
» enflammoit déjà nos cœurs. Au mo-
» ment de notre séparation, mon père,
» envoyé comme ambassadeur à Lon-
» dres par le roi Charles VIII, voulut m'y

» faire apprendre sous lui le grand art
» de la politique et des négociations ;
» mais je n'étois pas né pour cette pé-
» nible étude. Tu n'as pas d'idée de ce
» que mon âme franche et loyale eut à
» souffrir des éternelles lenteurs d'un ca-
» binet perfide qui ne cherchoit qu'à
» abuser de la bonne foi de mon père.
» C'est là que j'ai vu l'hypocrisie sous les
» dehors de la franchise, l'astuce et la
» déloyauté empruntant le masque de
» la prudence ; des ministres ineptes ou
» jaloux, occupés mutuellement à se
» nuire, négligeant les vrais intérêts de
» l'Etat, pour ne songer qu'à satisfaire
» leur avarice et leur cupidité ; enfin un
» parti soi-disant patriote, composé
» d'êtres vénaux et sans énergie, enne-
» mis violens du ministère auquel ils
» brûlent de parvenir ; défenseurs ar-
» dens des chartes et des priviléges qu'un
» jour ils seront les premiers à violer ;
» que te dirai-je enfin (5), dégoûté d'une

» carrière épineuse qui répugnoit à mon
» caractère ; las de ne pouvoir com-
» battre à découvert des ennemis que je
» méprisois , j'ai demandé à mon père
» la permission de repasser en France,
» où je savois que notre nouveau Roi
» convoquoit autour de lui sa noblesse. Il
» y a consenti, et je me suis bientôt revu
» au milieu des guerriers qui brûlent de
» suivre Louis dans ces contrées ; mais
» les préparatifs pouvant être longs , et
» apprenant que Bayard défendoit en-
» core cette place , j'ai résolu de partir
» seul, et de me rendre auprès du hé-
» ros , modèle parfait que se proposent
» tous nos chevaliers. J'espérois , sous
» une armure simple et sans distinctions,
» traverser cette partie de l'Italie sans
» obstacle : en effet, j'étois parvenu jus-
» qu'aux portes de Novarre sans en ren-
» contrer ; dois-je me plaindre de ceux
» qui m'ont rapproché du plus cher
» ami de mon enfance ? »

Ainsi parla La Trimouille. Maximilien lui demande des nouvelles plus détaillées de la Cour de Louis, il s'informe timidement de la Reine, de tout ce qui l'entoure, il n'ose nommer Azélie; mais son ami pour qui ses sentimens ne sont pas un secret, le devine : « Que je te plains, » lui dit-il, d'avoir livré ton cœur à » cette passion funeste, ennemie de la » gloire et des guerriers ! Cependant je » ne puis blâmer ton choix ; Azélie est » devenue la plus charmante de toutes » ces jeunes beautés qui accompagnent » notre Reine (6) ; c'est à ses jeunes » mains que Louis confiera, dit-il, l'hé- » ritage qu'il réclame, et dont il ne » conservera que la suzeraineté ; peut- » être tu pourrois te flatter de partager » un jour avec elle cette couronne, en » confondant ainsi vos droits et vos pré- » tentions. »

« Ah ! cher ami, lui répond en gé- » missant le fils de Ludovic, ne con-

» nois-tu pas mon père, et ne sais-tu
» pas quelle barrière sa cruauté a élevée
» pour jamais entre elle et moi ? »

« Relégué depuis trois années au-delà
» des mers, le bruit des événemens qui
» ont changé la face de l'Italie, est bien
» parvenu jusqu'à moi, lui répond La
» Trimouille ; mais vague et altéré sans
» doute, comme il n'arrive que trop
» souvent ; et si tu ne crains pas de
» renouveler tes peines en les épanchant
» dans le sein d'un ami, il en entendra
» volontiers le récit de ta bouche. »
Alors se rapprochant du lit du blessé,
le jeune Sforce lui parle en ces termes.

CHAPITRE II.

« Combien de fois j'ai envié, mon
» cher La Trimouille, le sort des sim-
» ples chevaliers, qui n'ont d'autre am-
» bition que celle de servir vaillamment
» leur Patrie et leur Prince, sans avoir
» à s'embarrasser du plus ou moins de
» justice de leur cause ! Pour eux tout
» est jouissance quand ils ont rempli
» leur devoir, et lorsque l'âge vient ap-
» pesantir leurs bras et glacer leur vi-
» gueur, ils rentrent paisiblement dans
» leurs humbles foyers, et y retrouvent
» encore le bonheur dans les bras d'une
» épouse chérie, qu'aucune passion ne
» leur a disputée, dont aucun obstacle
» ne les sépare. Tel ne peut être mon
» espoir, cher ami ! Né malheureuse-
» ment d'un père trop connu par son
» ambition, je suis destiné à être à la

» fois le prétexte et la victime de ses
» fureurs, et à porter, je le crains bien,
» un jour la peine de ses coupables en-
» treprises. Pour te faciliter l'intelli-
» gence des événemens dont tu demandes
» le récit, il est nécessaire que je le re-
» prenne d'un peu haut, d'autant plus
» qu'une partie des faits dont je me suis
» assuré depuis mon retour, dénaturés
» par la flatterie des contemporains,
» vont te paroître aussi nouveaux que
» s'ils t'étoient raconté pour la première
» fois.

» Tu connois l'opinion accréditée qui
» donne une origine illustre à notre fa-
» mille, en la faisant descendre de Mi-
» chel Mutio Attendula, général des
» troupes de Venise: il ne m'a été que
» trop prouvé que Jacques Attendula,
» notre aïeul, n'étoit qu'un simple la-
» boureur de la Romagne, à qui la na-
» ture avoit donné une âme ardente, et
» une imagination plus vive qu'il ne

» convenoit à sa profession (*a*). Un
» jour qu'il passoit par son village
» une compagnie de soldats napolitains,
» Jacques sentit battre son cœur, et crut
» reconnoître dans ce premier mouve-
» ment, une inspiration de la provi-
» dence. Cependant pour ne pas trop
» s'en fier à cette voix intérieure, il
» prit le parti de s'en rapporter au
» hasard, que, suivant la superstition
» de ces temps, il croyoit guidé par une
» intelligence supérieure; et saisissant le
» coutre de sa charrue, il le jette avec
» force sur un arbre voisin, en pronon-
» çant ces paroles : *Si tu retombes à*
» *terre, ce sera un signe que Dieu veut*
» *que je reste laboureur; si tu restes*
» *sur l'arbre, je croirai que Dieu me*
» *destine à prendre l'état militaire* (*b*).
» Le coutre ne retomba pas, et Jacques

(*a*) Historique.
(*b*) Historique.

» courut s'engager dans le même régi-
» ment napolitain qu'il venoit de voir
» passer (7). Ses dispositions, sa bra-
» voure et des circonstances favorables
» (car quelle influence n'exercent-elles
» pas sur la destinée des hommes!) lui
» firent faire en peu de temps un chemin
» rapide. La guerre s'étant déclarée entre
» Naples et Venise, il obtint le comman-
» dement de toutes les forces de la pre-
» mière, et se noya en passant à la tête
» de son armée la rivière de Pescaire,
» pour attaquer l'ennemi posté sur l'au-
» tre rive. Son fils François, qui l'ac-
» compagnoit, prit le commandement
» à sa place, et profitant du désespoir
» et de l'enthousiasme de ses soldats, il
» chargea les Vénitiens avec tant d'a-
» charnement et d'habileté, qu'il les mit
» bientôt en pleine déroute. Ce fut là
» l'époque véritable de l'élévation de
» notre famille. François, qui avoit pris
» le surnom de *Sforce*, comblé d'hon-

» neurs et dévoré d'ambition, sentit qu'il
» pouvoit prétendre à tout ; il demanda
» et obtint la main de la belle Blanche,
» fille naturelle de Philippe Visconti,
» duc de Milan. Dès-lors, par ses bri-
» gues et ses menées, il prépara telle-
» ment les esprits, qu'à la mort de son
» beau-père, il se trouva à la tête des
» affaires, et qu'il ne fut plus temps de
» lui disputer la couronne. Un seul con-
» current eût pu faire valoir alors des
» droits plus légitimes ; c'étoit votre Roi
» actuel, encore duc d'Orléans, petit-
» fils et héritier de Valentine Visconti,
» et par elle dernier rejeton de cette
» illustre famille ; mais ces droits, il fal-
» loit les soutenir par les armes, et le
» roi Charles VIII, occupé de ses pré-
» tentions sur le royaume de Naples, ne
» permit à son cousin que d'inutiles
» protestations, qui inquiétèrent peu
» François, et lui laissèrent le temps de
» se consolider sur un trône que l'Italie

» et l'Europe peut-être verroient à re-
» gret occupé par un prince français (8).

» Que ne puis-je, mon cher La Tri-
» mouille, en rester à cet endroit de
» mon récit ! Jusqu'à présent je ne t'ai
» présenté que les vicissitudes ordinaires
» de la fortune, que les chances com-
» munes de la destinée ; les détails sui-
» vans seront plus pénibles, et j'approche
» de l'époque où je ne pourrai plus ra-
» conter qu'en rougissant, à mon ami,
» des actions que mon père n'a pas craint
» de commettre à la face de l'univers.
» François laissa à son fils Galéas Sforce,
» jeune enfant de la plus belle espé-
» rance, un trône acquis, il est vrai,
» par une espèce d'usurpation ; mais
» elle sembloit du moins légitimée par
» le vœu des peuples, et par la gloire
» d'un règne heureux et brillant. Le
» Prince mourant ne crut pas pouvoir
» confier les premiers pas d'un fils chéri
» à un guide plus sûr qu'à son propre

» frère, à Ludovic, qui jusqu'alors avoit
» caché soigneusement son ambition et
» ses desseins. En effet, on ne doute pas
» qu'il n'eût déjà conçu celui de profiter
» de cette minorité, et de la confiance
» de son frère pour substituer sa branche
» à la sienne, pour s'élever sur ses ruines.
» Il n'employa d'abord que ces menées
» sourdes, ces attentats cachés, aux-
» quels on n'accuse que trop justement
» nos peuples d'être enclins. Afin d'ha-
» bituer les Milanais à son gouverne-
» ment, il prit le prétexte des brillans
» préparatifs du mariage de Charles VIII,
» pour faire passer en France son neveu
» Galéas, et plaça près de lui un de ces
» êtres pervers que les tyrans ne ren-
» contrent que trop souvent pour favo-
» riser leurs crimes. J'étois moi-même
» en France à cette époque, mon père
» m'y avoit envoyé pour étudier sous
» les grands capitaines de Charles VIII
» le métier de la guerre, sentant bien

» qu'un jour j'aurois besoin de cette
» science pour le seconder dans ses pro-
» jets. J'allai à son arrivée fléchir le
» genou devant celui que je regardois
» comme mon souverain; la conformité
» de nos âges, de nos inclinations, plus
» encore que les liens de la parenté,
» servit à nous réunir, et je ne le quittai
» presque plus: il est vrai qu'un attrait
» puissant m'attiroit près de lui, encore
» plus que ses bontés; j'avois vu à ses
» côtés la charmante Azélie, fruit des
» amours du duc François pour une
» jeune Française; je l'avois vue, et une
» flamme brûlante et inconnue avoit
» circulé dans mes veines. Trop jeunes
» pour cacher les impressions que nous
» éprouvions, car j'avois eu le bonheur
» de lui inspirer un tendre retour, nos
» innocentes amours ne furent bientôt
» plus un mystère pour Galéas, et amu-
» sèrent la Cour galante de Charles VIII.
» Notre hymen ne présentant pas de

» grandes difficultés, on se plaisoit à
» attiser un feu qui ne devoit plus s'é-
» teindre.

» Cependant la santé du duc de Milan
» s'altéroit d'une manière si sensible,
» qu'il n'étoit que trop clair qu'une
» cause extraordinaire contribuoit à ce
» dépérissement inattendu ; le traître
» agent de mon père, mettant à profit
» sa confiance, et feignant des soupçons
» contre une Cour qu'il lui représentoit
» sans cesse comme intéressée à sa perte,
» lui inspira le désir de retourner dans
» ses Etats. Il partit donc, mais il céda
» aux prières de la Reine, et laissant
» près d'elle Azélie dont cette Princesse
» ne pouvoit plus se séparer. Trop inex-
» périmenté pour pénétrer alors dans
» les tortueux détours du crime et de
» la politique, malgré la peine que j'é-
» prouvai en me séparant d'un Prince
» auquel j'étois réellement attaché, je
» m'applaudis du moins d'avoir conservé

» mon amante. Ce bonheur, hélas! fut
» de courte durée. A peine avois-je eu
» le temps d'obtenir de sa bouche un
» doux aveu, que je reçus l'ordre de
» partir pour rejoindre mon père, et
» qu'il me fallut obéir. Quel changement
» peu de temps avoit opéré dans ma pa-
» trie! Mon père avoit profité habile-
» ment de l'absence de son neveu; pro-
» messes, séductions, menaces, il avoit
» tout employé pour acquérir des par-
» tisans, et il étoit déjà plus maître dans
» Milan que l'infortuné Galéas, lorsque
» celui-ci y arriva, n'ayant presque plus
» qu'un souffle de vie. Ce jeune et cré-
» dule Prince, livré entièrement à son
» perfide confident, n'imputoit ses souf-
» frances qu'à son fatal voyage, et bien-
» tôt il vit terminer sa trop courte car-
» rière, en déclarant son oncle régent
» et lui confiant la tutelle de ses deux
» enfans en bas âge.

» Tout sembloit sourire aux projets

» de Ludovic ; jusqu'alors le voile le plus
» épais couvroit les crimes qu'il avoit
» déjà commis ; peut-être seroit-il par-
» venu à son but par des routes aussi
» cachées, si une passion qui devoit être
» à jamais inconnue à mon père, ne fût
» venue exalter encore son caractère
» irascible, et arrachant le masque dont
» l'ambition s'étoit couverte, ne l'eût
» précipité dans un abîme dont il n'a
» pu sortir qu'en devenant l'horreur et
» le fléau de son pays. Ses fonctions, en
» le rapprochant de ses petits-neveux,
» lui donnoient l'occasion de voir de
» près la charmante Isabelle d'Arragon
» leur mère ; veuve de Galéas, elle s'é-
» toit consacrée uniquement à l'éduca-
» tion de ses enfans. Ludovic s'enflamma
» pour elle, et osa bientôt lui avouer son
» amour. Isabelle, irritée de son audace,
» céda peut-être indiscrètement à l'an-
» tipathie qu'il lui avoit inspirée, et loin
» de ménager l'expression de son refus,

» y ajouta encore par celle du mépris
» le plus outrageant ; dès-lors la soif de
» la vengeance, la rage d'un amour dé-
» daigné, vinrent se joindre à l'ambition
» dans le cœur du régent, et l'engagè-
» rent à ne plus différer de faire éclore
» ses desseins. Sûr de l'armée et maître
» de la multitude, il n'avoit plus pour
» le retenir, que quelques scrupules dont
» la colère triompha aisément. Isabelle,
» séparée de ses enfans, fut enfermée
» par son ordre dans le château de Pavie;
» eux-mêmes gardés étroitement ne fu-
» rent entourés que des créatures de leur
» oncle. Bientôt colorant de l'apparence
» du bien public son accession à la ligue
» des puissances de l'Italie contre les
» Français, ses partisans soufflèrent
» sourdement, et répétèrent en public
» qu'il n'étoit pas temps d'écouter de
» frivoles considérations dans le danger
» de l'Etat, qu'il falloit un chef aux
» armées, un prince revêtu d'une au-

» torité sans entraves, qui n'eût à ré-
» pondre qu'à Dieu du salut de la chose
» publique ; que cette autorité ne pou-
» voit être remise en de meilleures mains
» qu'en celles qui déjà avoient préparé
» la ruine des Français dans le royaume
» de Naples ; que Ludovic seul pouvoit
» supporter le fardeau des affaires, et
» qu'il falloit le forcer à accepter la
» couronne, en supposant que l'intérêt
» de ses neveux lui parût un obstacle à
» se rendre à leurs désirs. Bientôt le
» Conseil de la ville de Milan s'assem-
» ble, ces propositions y sont présentées
» et adoptées unanimement, et le peuple
» et l'armée décernent enfin la couronne
» ducale à celui qui la désiroit si vive-
» ment. Il parut cependant faire quel-
» ques objections ; mais des réponses
» concertées le mirent bientôt dans la
» nécessité d'accepter, et cédant en ap-
» parence à la volonté publique qu'il
» avoit su diriger, il ne vit pas sans sou-
» rir

» rire de pitié, cette multitude effrénée
» s'applaudir de l'avoir forcé à recevoir
» de sa main les fers sous le poids des-
» quels il devoit bientôt l'opprimer. Li-
» bre enfin de satisfaire ou ses désirs ou
» sa vengeance, son premier acte de sou-
» veraineté fut d'aller en offrir à Isabelle
» le partage. Rebuté de nouveau, sa fu-
» reur ne connoît plus de bornes, la
» menace se joint dans sa bouche aux
» expressions de son horrible amour; la
» fille d'Alphonse frémit; mais ne croyant
» avoir à trembler que pour elle, ne soup-
» çonnant pas qu'un forfait qui révolte-
» roit l'Europe pût menacer les jours
» de ses malheureux enfans, elle réussit
» à gagner un des satellites de son tyran,
» et pendant une de ses absences, s'é-
» chappe et court se réfugier à la Cour
» de son père en invoquant la médiation
» des princes et du souverain Pontife,
» pour obtenir la restitution de ses fils.
» Hélas! la voix de cette tendre mère

» se perdit dans les cris de guerre qui
» retentissoient en ce moment d'un bout
» de l'Europe à l'autre, et sa réclama-
» tion étoit désormais inutile : Ludovic
» ne l'avoit quittée que pour aller con-
» sommer le plus exécrable des atten-
» tats, et mes malheureux cousins étoient
» tombés sous le fer des meurtriers (9).
» Tu frémis, mon cher La Trimouille ;
» je crains que ta belle âme ne considère
» plus qu'avec horreur le fils d'un pareil
» père ; mais non, tu sais trop qu'une
» branche saine peut sortir quelquefois
» du tronc le plus entaché, et tu ne me
» refuseras pas ta pitié. Mon récit, heu-
» reusement, approche de sa fin, et je
» n'ai presque plus rien à t'apprendre.
» Ludovic, après avoir calmé par ses cri-
» mes les inquiétudes de son ambition,
» voulut mériter par ses services la cou-
» ronne qu'on lui avoit décernée, et se
» livra entièrement à la guerre, dont
» l'expulsion des Français du royaume

» de Naples avait rendu le Milanès le
» théâtre; leur retraite et leurs malheurs
» devoient l'assurer sur sa tête. Il s'oc-
» cupa dès-lors à se prémunir contre de
» nouvelles attaques. Charles VIII en
» mourant laissoit sa couronne à ce
» prince, dont il avoit pendant sa vie
» négligé les intérêts. Mon père ne sentit
» que trop, que la fortune venoit de lui
» susciter un ennemi plus à craindre
» que tous ceux dont il avoit eu l'a-
» dresse de se débarrasser jusqu'alors; il
» ne doutoit pas que ces prétentions que
» Louis n'avoit pu faire valoir comme
» duc d'Orléans, ne se réveillassent plus
» vivement que jamais dans l'âme du
» Roi de France, et pour se mettre à
» même de résister au torrent qui ne
» tarderoit pas à fondre sur l'Italie, il
» résolut d'aller solliciter lui-même une
» partie des Souverains, de qui la po-
» litique et les vues particulières s'op-
» posent depuis tant de siècles à l'agran-

» dissement de la France : il a donc
» quitté momentanément ses Etats, me
» laissant ses instructions et ses ordres.
» Il a, dit-on, mis dans ses intérêts le fa-
» rouche Borgia (10), qui sous la pour-
» pre et la tiare, porte un cœur,
» hélas ! trop ressemblant à celui de
» Ludovic, et qui dispose à son gré de
» toute l'Italie et même de l'Espagne. Il
» s'est rendu ensuite à la Cour de l'em-
» pereur Maximilien (11), et ce prince
» avare et pauvre, qui n'a pas craint de
» lui vendre l'investiture du duché de
» Milan, subjugué par l'espoir d'un nou-
» veau subside, lui promet encore des se-
» cours, promesses qu'il éludera si cela lui
» est possible. J'apprends enfin qu'il vient
» de passer en Helvétie, dans cette con-
» trée sauvage, pépinière de soldats aguer-
» ris, qui semblent destinés à fixer la
» victoire dans les rangs qu'ils ont adop-
» tés (12), et dont il connoît et prise par-
» ticulièrement un des chefs : je l'at-

» tend sous peu de jours à leur tête.
» Mais lorsqu'en partant il me laissa
» devant cette place, me recomman-
» dant d'en chasser les Français, il igno-
» roit que Bayard étoit à leur tête. J'ai
» appris par expérience que ce héros
» n'est pas de ceux dont on triomphe
» aisément, et si je m'attends à des re-
» proches de la part de mon père, je
» suis sûr aussi d'avoir mérité l'estime
» de mon ennemi. Tu peux juger à
» présent, cher ami, et de ma situation,
» et des peines que j'endure; sans con-
» solations, sans espoir, car il faudroit
» un miracle pour me rapprocher d'Azé-
» lie, je me vois plongé dans un abîme
» dont je ne pourrai jamais sortir, et
» la mort seule!...» — « La mort!
» s'écrie vivement La Trimouille, sais-
» tu que l'honneur te défend de te la
» donner, que la religion t'ordonne de
» vivre?» — « Ne crains rien de pareil
» de ton ami, reprend Maximilien, je

» ne tournerai pas contre moi-même
» une criminelle main : je désire la mort,
» sans doute, mais je la désire telle, qu'elle
» puisse honorer ma mémoire, telle qu'il
» convient à un guerrier de la recevoir ;
» je veux que l'éclat de mes derniers
» momens rejaillisse jusque sur la source
» où j'ai puisé la vie, et m'absolve de ma
» naissance. J'ai tout prévu, tout com-
» biné, et l'horreur que j'ai vue imprimée
» sur ton front au récit que je viens de
» te faire, ne me permet plus d'hési-
» ter. . . — Quel est donc ce projet fu-
» neste ?... — Ecoute, et surtout ne cher-
» che point à changer ma résolution. Tu
» connois le brave Bayard ?... — Oui !...
» — Tu sais que sa force égale son coura-
» ge ?... — Nul chevalier ne peut se van-
» ter de le surpasser, et vingt combats
» fameux attestent cette supériorité in-
» contestable. . . Eh bien ! . . . — Eh bien
» demain je te rends ta liberté que tu
» n'aurois pas dû perdre, puisque tu

» n'as succombé que sous le nombre ; un
» héraut t'accompagnera jusque dans
» les murs de Novarre, et remettra à
» Bayard mon gage de bataille ; il lui
» dira que le jour suivant je l'attendrai
» seul entre mon camp et la ville, armé
» de toutes pièces, et que la mort de
» l'un de nous mettra seule un terme
» au combat. Si je succombe, j'ordonne
» que le siége soit aussitôt levé ; si le
» Ciel favorise mes armes, Novarre me
» sera rendue. Tel est, cher ami, mon
» projet : tu le regardes comme déses-
» péré, je le vois, mais du moins dans
» ce parti hasardeux toutes les chances
» me sont favorables, la gloire suit éga-
» lement la mort ou la victoire, et je te
» l'ai dit, j'y suis irrévocablement dé-
» cidé ». A ces mots Maximilien se tait,
La Trimouille garde le même silence, il
n'ose approuver ni désapprouver son
ami, et l'honneur défend à la tendresse
de laisser apercevoir quelque crainte.

Cependant l'aurore a fait pâlir les astres de la nuit ; le jeune Prince veut laisser à son ami le temps de réparer ses forces par quelques momens de repos ; lui-même a besoin d'entretenir ses chefs ; à son ordre ils se rassemblent, et il leur communique ses intentions ; tous le blâment, et cherchent à le détourner de sa périlleuse entreprise : mais rien n'ébranle le jeune Duc, et le héraut est déjà chargé du cartel qui doit appeler Bayard au combat. Maximilien fait préparer ses armes, et retourne vers La Trimouille qu'il trouve debout s'appuyant sur une lance, et prêt à partir pour Novarre ; les deux guerriers sentent intérieurement tout ce que ce moment a de cruel, mais chacun veut cacher à son ami tout ce qu'il souffre ; ils s'efforcent mutuellement de déguiser, sous un visage tranquille, les anxiétés qu'ils éprouvent ; Maximilien voudrait conduire le héros français jusques aux

portes de la ville, mais celui-ci craignant qu'une plus longue conversation ne triomphe de leurs efforts, lui rappelle que mille détails exigent ses soins et sa présence, et s'arrachant de ses bras, il monte péniblement sur son coursier, et s'éloigne lentement en jetant un dernier regard vers celui qu'il craint de ne plus revoir.

CHAPITRE III.

Le son éclatant de la trompette annonce à Novarre que deux guerriers désirent être admis dans la place, et présentés à son commandant; la herse est aussitôt levée, et La Trimouille, suivi du héraut, est amené devant Bayard. Le brave chevalier reconnoît bientôt le jeune Français, et remarquant l'état de souffrance dans lequel il paroît être, s'informe avec empressement de la cause qui l'y a réduit : « Chevalier, lui dit La Trimouille, je » reconnois Bayard à ses nobles soins, à » sa bonté compatissante : vous saurez » bientôt mon aventure; mais ce héraut » est chargé pour vous d'un message qui » réclame votre attention ; daignez ne » pas retarder son retour ». A ces mots le héraut présente à Bayard le cartel, et

jette devant lui le gantelet, gage ordinaire de ces sortes de combats : les yeux du héros français s'animent à cette vue, il fait relever le gant par ses écuyers, et déroulant vivement le parchemin qui renferme le défi, il y trouve ces paroles : « Brave Bayard, j'ai promis à » mon père de lui livrer votre place ; » vous avez juré à votre Roi de la lui » conserver ; mais malgré votre courage, » la faim que vous ne pouvez combattre, » forcera votre garnison à se rendre, et » malgré tous mes efforts je me vois » arrêté devant vos remparts, et con- » traint d'attendre ma victoire de cette » extrémité. Il est un moyen plus digne » de nous deux, de remplir notre ser- » ment, consentez à faire dépendre de » nous seuls la décision de cette grande » querelle ; descendez demain à la pointe » du jour, dans la plaine qui sépare mon » camp de la ville, je vous y attendrai » armé de toutes pièces, et la mort de

» l'un de nous terminera seule notre
» combat. Si je suis vainqueur, jurez
» que Novarre me sera rendue; si je
» succombe, je vous engage ma parole
» de chevalier, que mon armée s'éloi-
» gnera aussitôt de vos murs. Je connois
» Bayard : à demain! » — « Oui sans
» doute, à demain! s'écrie le guerrier
» d'une voix émue; j'accepte le combat,
» et je consens aux conditions. » Il re-
met en même temps au héraut son gan-
telet en échange de celui qu'il a reçu,
le fait revêtir d'une cotte d'armes ma-
gnifique qu'il a conquise sur les Espa-
gnols, et lui permet de se retirer. Il
s'occupe alors entièrement du jeune La
Trimouille, auquel il a jadis servi de
père; il lui procure tous les soulage-
mens qu'exigent ses blessures, et passe
une partie du jour à écouter le récit des
événemens qui l'ont conduit en Italie.
La Trimouille, qui connoît le cœur du
chevalier, que ses contemporains ont

surnommé *sans peur et sans reproches*, ne lui cache ni l'amitié qui le lie à Maximilien, ni les inquiétudes que lui cause ce combat entrepris par son ami contre le chevalier le plus redoutable de l'Europe ; il va même (indiscrétion pardonnable à l'amitié) jusqu'à mettre Bayard au fait d'une partie des chagrins qui l'ont décidé à ce parti extrême, et le héros, aussi généreux que brave, se promet, en l'écoutant, de ne faire usage de ses forces qu'autant qu'elles seront nécessaires pour le service de son pays et de son Roi.

Cependant le démon de la guerre lui suscitoit en ce moment un ennemi bien plus dangereux que celui qu'il croyoit avoir à combattre. L'usurpateur de Milan avoit bien employé les jours qu'il venoit de passer loin de ses Etats ; il n'avoit, il est vrai, reçu de l'Empereur que des promesses et des titres ; d'Alexandre, que des bulles et des conseils analogues à leur

commun caractère ; mais le Roi de Naples présumant que la défaite du duc de Milan ne seroit que le prélude de la sienne, faisoit marcher à son secours une partie de ses forces, et il venoit de trouver chez les fiers Grisons, un homme digne de le seconder, et dont l'influence parmi ses peuples lui assuroit un renfort de douze mille vaillans soldats. Content de son voyage, et voulant s'assurer de l'état de son armée pendant son absence, il avoit résolu de précéder ses alliés, et traversant, suivi d'un seul écuyer, le Tyrol et les Apennins, il étoit arrivé au camp de son fils, la nuit même qui devoit précéder son combat avec Bayard. Il se rendit sans être reconnu chez un de ses chefs, duquel il étoit sûr, et apprit de sa bouche tout ce qui s'étoit passé depuis son départ, et la résolution que Maximilien avoit annoncée au conseil, et dont toute l'armée étoit déjà instruite. A ce tableau, qui fait froncer plus d'une

fois les noirs sourcils de Ludovic, mais dont il saisit rapidement l'ensemble, son âme atroce conçoit un projet qu'elle médite en silence, et dont elle calcule aisément les avantages; toutes les lois de l'honneur violées par ce coup hardi ne sont pas capables d'y porter obstacle, la honte éternelle de Maximilien, la sienne propre, ne se présentent pas même à sa pensée. S'emparer à la fois de Novarre, et se délivrer du héros qui porta si souvent le carnage et l'effroi parmi ses troupes, voilà ce qui seul le touche, et son plan est définitivement arrêté. Il le communique aussitôt à son confident, le charge de lui faire venir l'archer le plus adroit de l'armée, et de faire préparer une troupe d'élite à la tête de laquelle il puisse partir à l'heure même. A l'instant il est obéi; l'archer, que l'or et les ordres de son maître déterminent aisément, promet de frapper sûrement le défenseur de Novarre; et Ludovic, cer-

tain que sur la foi du traité la garnison, spectatrice du combat, ne laissera aux portes qu'un petit nombre de soldats, profite de l'épaisseur des ténèbres pour aller se poster en embuscade près de celle qui doit s'ouvrir pour donner passage à Bayard. Il convient, avec son complice, d'un signal qui lui annoncera la chute du héros, et conséquemment l'instant favorable pour l'attaque, place ses soldats à couvert derrière une des fortifications avancées de Novarre, et fier de son infernale conception, il attend avec impatience le signal, et sourit d'avance à la réussite de son nouveau crime.

Mais l'aurore en se levant trouve Bayard déjà prêt à se rendre au lieu du combat : pourtant son grand cœur s'étonne de ne pas ressentir cette joie accoutumée, présage assuré de la victoire. Il a connu enfant celui qu'il va combattre, et sait que le désir seul d'une mort glorieuse l'engage à descendre dans

l'arène. Bayard ne voit qu'une victime volontaire où il voudroit trouver un ennemi digne de son courroux, et la pitié se glisse malgré lui dans son âme; les lois sévères de l'honneur ne lui permettent ni de céder, ni de témoigner même un sentiment qui pourroit être mal interprété. Il ne lui reste d'autre espoir, que de pouvoir triompher sans répandre le sang d'un jeune infortuné qu'il ne peut que chérir et plaindre. Il revêt donc ses brillantes armes, et s'élançant sur ce fier coursier, compagnon et témoin de ses fréquentes victoires, il s'avance d'un pas rapide dans l'intervalle marqué entre l'armée milanaise et sa faible garnison, dont ce combat doit sans doute opérer la délivrance. Déjà le soleil s'élève radieux au-dessus de l'horizon enflammé, et le provocateur de Bayard ne paroît point encore; tous les yeux sont fixés sur les rangs italiens dans l'espoir de l'en voir sortir, et déjà quelques

murmures témoignent l'impatience des deux partis. Tout-à-coup un guerrier sans armes, et qui semble dans un désordre peu propre au combat, paroît dans la plaine, et s'élançant précipitamment vers Bayard, il le serre contre sa poitrine, le couvre de son corps, et lui adresse ces mots souvent interrompus : « Fuis, Bayard, la trahison te menace, » ta vie est en danger, et Novarre attaquée, peut-être réclame ton secours ; » n'exige pas plus d'explications du malheureux Maximilien qui, s'il ne peut » mourir de ta main, veut te prouver du » moins qu'il en étoit digne ». A ces paroles le brave chevalier devinant en partie le péril, n'a que le temps de serrer la main du fils de Ludovic, et revole à toute bride vers les remparts qu'il est chargé de défendre. Persuadé que le combat étoit engagé, et impatient de recevoir le signal, Ludovic, à la tête de ses cavaliers, tournoit déjà l'angle qui

lui cachoit la plaine, lorsqu'il se voit assailli par le terrible Bayard lui-même qui a reconnu l'ennemi. Au cri de guerre des Français, les Italiens surpris lorsqu'ils croyoient surprendre, se dispersent, et sans écouter la voix de leur chef furieux, se livrent à la fuite et l'y entraînent lui-même, en laissant au pouvoir du vainqueur un nombre infini de morts et de prisonniers. Ludovic, la rage dans le cœur, regagne avec peine son camp, où son malheureux fils enfermé dans sa tente, n'ose s'exposer ni à la colère de son père, ni aux regards de ses soldats.

Cependant le Duc le mande bientôt près de lui : « Fils ingrat, lui dit-il; té-
» méraire sujet, comment avez-vous
» exécuté mes ordres ? Vous avois-je
» remis le commandement de mon ar-
» mée pour la rendre spectatrice de vos
» beaux faits d'armes? Avez-vous cru
» pouvoir disposer en maître de la gloire
» de ces vieux soldats qui avoient juré

» de s'emparer de cette place, ou de
» périr sous ses murailles? Et quand je
» veux réparer votre imprudence,
» quand votre père, votre maître enfin,
» veut bien fermer les yeux sur vos
» fautes, et prend plus de soin de vos
» jours que vous n'en prenez de ses in-
» térêts et de sa gloire, qui vous a donné
» le droit de renverser d'un mot, et ses
» plans, et leurs heureux résultats? que
» dis-je, d'exposer sa vie même par une
» trahison insigne? Allez donc la cou-
» ronner en cherchant un asile chez ces
» odieux Français, qui sont tout pour
» vous! Abandonnez père, gloire, patrie!
» allez ramper dans une Cour étrangère,
» lorsque vous pourriez régner ici! Je
» suis las de tout tenter, de tout faire
» pour un ingrat, qui sans égards pour
» mes bienfaits, sans respect pour ma
» puissance, se range insolemment
» parmi les ennemis les plus acharnés
» de son pays et de son père ».

Il se tait, et son regard perçant et sévère sonde les replis les plus cachés du cœur de Maximilien. Celui-ci, dont l'exagération et la partialité de ces reproches a ranimé le courage, lève à la fin les yeux, et fixant à son tour son père avec la fierté de l'innocence : « Je respecterai toujours vos ordres, Seigneur,
» lui dit-il, et je ne pense pas avoir mérité l'amère censure contre laquelle
» j'ose réclamer auprès de vous. J'ai
» voulu combattre Bayard, il est vrai,
» mais en exposant ma vie, je garantissois celle de dix mille braves compagnons que vous m'aviez confiés;
» malgré la force et la bravoure de mon
» adversaire, je ne me crois pas tellement indigne de lui, que je ne pusse
» espérer une victoire qui, d'après nos
» conventions, vous eût peut-être paru
» servir, Seigneur, efficacement vos intérêts les plus chers. J'ai renversé d'un
» mot, un plan que vous vous étiez

» plu à concevoir. Ah ! mon père, laissez-
» moi croire qu'un tel projet vous a
» été suggéré par quelque lâche cent
» fois plus ennemi de votre gloire et de
» la mienne, que ces Français que vous
» semblez tant haïr ! Je suis prêt sans
» doute à vous sacrifier ma vie, si vous
» l'exigez de mon obéissance ; mais ma
» conscience, mon honneur me sont
» plus chers que la vie, et je sens qu'au-
» cune puissance au monde ne parvien-
» dra à me les faire oublier ! » — « C'est
» ainsi que l'ingratitude trouva toujours
» un prétexte à son indocilité, repart
» vivement Ludovic ; mais crains qu'à
» mon tour je ne cesse d'être ton père,
» pour devenir ton juge ; ôte-toi de ma
» vue, je te ferai parvenir mes ordres ».
Maximilien s'incline devant son père, et
se retire en levant vers le ciel ses yeux
que viennent mouiller des larmes invo-
lontaires. Cependant le farouche usur-
pateur de Milan balance sur le parti qu'il

doit prendre. Il sait que le chef des Grisons, le fier Straub, descend de ses montagnes pour le joindre à la tête de douze mille soldats; les secours qui lui sont promis par ses alliés ne tarderont pas à se réunir, et ce n'est plus de la prise de Novarre que vont désormais dépendre les destins de l'Italie. Il se résout donc à lever le siége de cette place, et à rassembler toutes ses forces pour aller à la rencontre des Français qui s'apprêtent à passer les Alpes; mais la présence de sou fils l'embarrasse : ce jeune héros dont il n'a pu égarer le cœur, et qui connoît trop bien ses secrètes pensées, lui paroît un témoin incommode; il sent que son front, inaccessible jusqu'à présent à la honte, se colore pourtant à l'aspect de l'innocence. Ce reproche intérieur le fatigue, et lui fait prendre la résolution de l'éloigner. Le prétexte de l'envoyer au-devant de ses alliés, de lui faire prendre des leçons de l'art de la guerre,

sous un chef aussi expérimenté que Straub, suffit aux apparences, et il est assez sûr de son nouvel ami, pour lui confier sur le jeune Prince un pouvoir illimité. Maximilien reçoit donc l'ordre de se rendre au-devant des Suisses, et d'obéir à leur chef; il se prépare aussitôt à partir, satisfait d'éviter désormais la vue d'un homme qu'il rougit de nommer son père : il se flatte de trouver bientôt dans les combats cette mort qu'il appelle, et qu'il n'a pu recevoir de la main de Bayard. De son côté Ludovic fait lever le camp, et rassemblant ses troupes, il se retire de devant Novarre, non sans être inquiété dans sa retraite par quelques incursions de Bayard, étonné de ce mouvement rétrograde. Il regagne enfin sa capitale, et ordonnant de nouvelles levées, hâtant la marche des troupes napolitaines, il se prépare à opposer la plus forte résistance à l'entrée des Français dans ses Etats.

CHAPITRE IV.

Louis XII (13) avoit employé les premiers momens de son règne à regagner les cœurs des Français, que le duc d'Orléans avoit aliénés par des actes peu dignes d'un prince. Certain d'y avoir réussi, il avoit aussi satisfait aux plus chers désirs de son cœur, en brisant des liens formés malgré lui, et en replaçant, du consentement du souverain pontife, sur un trône pour lequel elle paroissoit faite, la veuve de son prédécesseur, cette aimable et belle Anne de Bretagne, pour qui il nourrissoit depuis sa jeunesse une passion aussi constante que méritée. Heureux enfin comme roi et comme époux, il avoit senti renaître dans son âme le désir de la gloire : trop sûr de la légitimité de ses prétentions à

la couronne de Milan, il vouloit enfin les faire valoir, et rassembloit à cet effet, sous les murs de Lyon, la plus belle armée (14) qui eût encore passé les Monts, et pénétré dans l'Italie. D'Amboise (15), intéressé au succès de cette entreprise par le conseil qu'il en avoit donné, avoit tout préparé pour que rien ne retardât la marche des troupes, et tranquille sur les obstacles opposés par la nature et le climat, il se reposoit sur la valeur et l'impétuosité française, pour triompher des efforts humains. En effet le Roi voyoit autour de lui tout ce que sa noblesse comptoit de plus recommandable pour la bravoure et la prudence; des chefs connus par une foule de succès, conduisoient sur ses pas la jeunesse la plus propre aux fatigues et aux combats; les vieilles bandes de Charles VIII s'étoient recrutées de jeunes gens braves et vigoureux, que leur goût seul appeloit au noble métier des armes,

et vingt mille soldats aguerris avoient paru suffire, pour conquérir un grand royaume. Louis se préparoit à marcher à leur tête; il savoit de quel prix est pour le Français la présence de son prince; il connoissoit ce que peut l'enthousiasme de la gloire et de l'honneur, et vouloit en profiter; un autre moyen presqu'aussi puissant sur les âmes, devoit être encore employé: dans ces temps chevaleresques où le bonheur d'un sexe dépendoit presqu'entièrement de l'estime de l'autre, le jugement des femmes étoit compté pour beaucoup, et l'amour entroit au moins pour moitié dans les motifs qui conduisoient à la gloire. Le Monarque, qui ne pouvoit guère s'éloigner de son épouse chérie, résolut cette fois de la rendre spectatrice de ses exploits, et lui conseilla de se faire suivre par cet essaim de jeunes beautés qui composoient ordinairement sa Cour: on voyoit briller parmi ses filles d'honneur, les jeunes rejetons

des plus nobles familles: Agnès de Coucy, Léonore d'Entraigue, Louise de la Trimouille, Sophie de Crillon, une foule d'autres se faisoient remarquer par mille attraits, et enchaînoient déjà à leur char l'élite des jeunes guerriers; mais au milieu de cette brillante réunion, on distinguoit surtout la jeune et charmante Azélie, comme un lys élégant surpasse de sa tige flexible et élancée les plus belles fleurs d'un parterre : Azélie en avoit la candeur et l'éclat; mais comme lui, elle penchoit mélancoliquement vers la terre sa tête charmante, et jamais l'incarnat du plaisir n'étoit venu se mélanger sur ses joues, à cette pâleur intéressante, marque certaine des peines de l'âme. C'est en vain que la Reine qui l'aime comme sa propre fille, a cherché à ranimer son jeune cœur, et à lui rendre cette joie ingénue, partage heureux de la jeunesse et des grâces; rien n'a pu altérer cette mélancolie pro-

fonde à laquelle elle est livrée depuis le départ de Maximilien. Azélie voyoit soupirer pour elle les plus fameux guerriers, les courtisans les plus aimables; outre ses charmes assez puissans pour les réduire, on savoit que le Roi en réclamant un héritage qui lui appartenoit du chef de Valentine Visconti, avoit cependant témoigné l'intention d'en confier le gouvernement, avec le titre de duchesse, à la fille naturelle de François Sforce, dans l'espoir de réunir à ses partisans ceux du dernier Duc, et de familiariser plus doucement à son joug les peuples inquiets de l'Italie. La perspective d'une telle élévation ne contribuoit pas peu à attirer des adorateurs à Azélie; mais leurs hommages, leurs fêtes perpétuelles manquoient absolument leur effet, et son indifférence égale pour tous, ne laissoit point soupçonner qu'un d'eux pût parvenir à en triompher. Une jeune orpheline élevée avec elle, et qu'elle

traitoit en amie, avoit seule le privilége de partager ses peines; c'étoit avec cette douce personne qu'Azélie se dédommageoit en secret de la contrainte que lui imposoit l'étiquette de la Cour; c'étoit dans son sein qu'elle répandoit ces douces larmes, seul soulagement d'un cœur profondément blessé; c'étoit à elle enfin qu'elle répétoit quelquefois bien bas le nom, le doux nom de Maximilien; Rose la consoloit, pleuroit avec elle, et parvenoit souvent à lui rendre un peu de courage et d'espérance: « Non, ma chère » Rose, lui disoit-elle, tu veux tromper » ma tendresse, le sort a mis entre nous » de trop fortes barrières! Il m'aime, et » il combat pour me priver du rang où » m'appelle ma naissance; je l'adore, et » j'arme mille bras pour lui arracher le » trône, et peut-être la vie? Ah! Rose, » que tu es heureuse! tu n'aimes pas, et » tu n'es pas née princesse! » C'est ainsi que la sœur de Galéas se livroit tous les

jours à des regrets plus amers, et plus violens.

Elle vit avec terreur les préparatifs immenses que l'on faisoit contre le père de son amant; quoiqu'elle connût en partie les crimes de Ludovic, comme tout ce qui tendoit à l'en punir devoit retomber sur Maximilien, la vengeance n'avoit plus d'attraits pour elle; l'idée de passer elle-même en Italie, d'être non-seulement le prétexte, mais encore le témoin des horreurs d'une guerre entreprise presque pour elle, lui paroissoit insupportable; elle sollicita la permission de rester en France; mais le Roi qui vouloit s'appuyer de son nom et de sa présence, ne put la lui accorder, et lorsque l'armée commença à s'étendre dans les plaines du Piémont, la Reine reçut l'ordre de partir, et obéit en conduisant Azélie avec elle. La première nouvelle qu'elles apprirent en arrivant à Turin, mit le comble à l'effroi de la

Princesse. Les Suisses, sous la conduite de leur vaillant chef, s'étoient avancés pour couvrir le chemin de Milan, et les premiers postes de l'armée française les avoit déjà rencontrés. Comme ils formoient la principale force de l'armée alliée, et que leurs troupes passoient pour les plus redoutables, il fut débattu dans le conseil du Roi s'il ne seroit pas avantageux de les attaquer avant qu'ils fussent joints par les troupes que rassembloit Ludovic, ou s'il falloit attendre que toute leur armée réunie décidât par sa défaite du sort de l'Italie.

Ce dernier avis prévalut, et ce fut par un motif bien glorieux pour celui qui en étoit l'objet, que le Monarque français consentit à l'appuyer; Bayard n'étoit point arrivé, et le sort des armes paroissoit douteux tant que le héros n'étoit pas là pour décider la victoire: l'armée se retrancha donc en-deçà du Tanaro (16), entre Arezzo et Valencia, et le Roi dé-

fendit tout combat partiel qui eût pu engager malgré lui l'action générale.

Le fier Straub n'avoit pas compté sur tant de prudence ; calculant habilement les avantages de sa position, connoissant l'impétuosité française, il s'étoit préparé à être attaqué, et ne doutoit pas de contrebalancer par ses savantes manœuvres la supériorité du nombre. Straub, soldat dès sa naissance, élevé dans les camps, fortifié par une éducation toute militaire, avoit été le seul artisan de sa fortune. Ses qualités extérieures, son talent inné pour la guerre, sa force et son audace l'avoient placé sans peine à la tête d'un peuple autrefois agreste et pasteur, mais qui depuis la conquête de sa liberté ne prisoit plus que la guerre, et ne vivoit que d'un salaire qu'il s'étoit accoutumé à regarder comme un tribut. Recherché tour à tour par les puissances qui se disputoient l'Italie, Straub avoit fini par se croire l'arbitre

de leurs querelles, et prétendoit régler du fond de son chalet les affaires de l'Europe. Depuis long-temps, jaloux de la réputation des capitaines français, surtout de celle de Bayard, il avoit saisi avidement l'occasion de les combattre, et d'éclipser leur gloire par une victoire signalée. Du reste, ami peu sûr, rival dangereux, ne connoissant d'autre droit que celui de l'épée, d'autres lois que celles du plus fort, tout moyen lui paroissoit bon, pourvu qu'il fût avantageux; tout chemin permis, pourvu qu'il le conduisît à son but : c'étoit sous un pareil guide que Maximilien étoit forcé par son père, de marcher à la gloire, et Ludovic, sous prétexte de sa jeunesse, n'avoit laissé à son fils aucune autorité sur ces soldats, armés pourtant pour défendre sa cause.

Straub ne vit donc pas sans impatience, que Louis eût contraint les Français à cette prudente inaction; il prévit

que s'il laissoit à Ludovic le temps de le joindre avec le reste de son armée, le commandement étant déféré naturellement à ce Prince, ce seroit à lui qu'écherroit la gloire d'une victoire facile, et qu'il regardoit comme certaine; il se décida donc à risquer une attaque périlleuse, mais dont il recueilleroit lui seul tout le fruit, et dont la féroce bravoure de ses soldats lui faisoit espérer le succès. Pour conserver cependant une apparence de prudence, il fait assembler ses principaux chefs, et leur parle en ces termes:

« Compagnons de mes travaux et de » mes succès, nous voici donc à la veille » de les voir couronner par le plus bril- » lant de tous, et c'est ici que nous at- » tendoit la gloire pour nous donner le » prix de tout le sang que nous avons » versé pour elle. Vous voyez devant » vous flotter les pavillons de ce peuple » altier et inquiet, qui tourmenté de

» la soif insatiable des conquêtes, semble
» aspirer à la domination universelle,
» lui que son caractère foible et mobile
» destine sans doute à recevoir la loi de
» ces fiers enfans de la nature dont vous
» êtes l'élite et les plus fermes représen-
» tans. C'est à vous qu'il appartient de
» donner aujourd'hui une leçon terrible
» à cette nation inconséquente; c'est à
» vous qu'est réservé l'honneur de la
» forcer à regagner précipitamment les
» limites que la nature et la politique lui
» imposent, et pour cela, il suffit d'une
» victoire : votre courage, mes amis, me
» la garantit certaine, et je ne viens vous
» consulter en ce moment que sur le
» chemin qui doit vous y conduire :
» notre position nous en présente deux
» qui peuvent partager vos suffrages; dé-
» fendus par le fleuve qui nous sépare,
» par des ouvrages péniblement amon-
» celés, nous pouvons attendre ici qu'il
» leur plaise de venir nous y attaquer;

» ou profitant de leur inaction, de la
» crainte secrète qu'elle décèle, aller
» porter jusque dans leurs tentes, et le
» carnage et l'effroi. J'avoue que ce
» dernier parti me paroît répondre le
» mieux aux circonstances, comme il
» est plus fait pour flatter votre courage.
» En effet, quel moment s'est jamais
» offert plus favorable pour attaquer nos
» adversaires ; leurs soldats harassés
» d'une route longue et difficile, sont
» déjà en proie aux maux de tous
» genres, suites ordinaires des fatigues
» et du changement de climat. Le soin
» qu'ils prennent de s'enclore de retran-
» chemens, barrières impuissantes contre
» la valeur, n'attestent que trop qu'ils
» ne sont pas prêts à combattre ; et l'ex-
» périence a appris que leurs soldats,
» redoutables lorsqu'ils attaquent, sont
» presque toujours vaincus quand ils
» sont eux-même attaqués. Enfin ils sont
» en ce moment privés de leur plus ferme

» appui, de ce Bayard dont la présence
» pourroit ranimer leur courage et dont
» le nom n'est devenu si grand, que par
» la foiblesse de ceux qu'il a eu jusqu'à
» présent à combattre. Voilà, compa-
» gnons, les motifs qui m'engagent à vous
» manifester mon opinion. Je vois déjà
» sur vos mâles visages que vous la par-
» tagez; et pouvois-je en effet en douter,
» lorsque vous sentez ainsi que moi, que
» le moindre retard peut amener dans
» ce camp les troupes de nos alliés,
» dont la présence, sans vous être d'un
» grand secours, vous raviroit cepen-
» dant la moitié de la gloire que se pro-
» mettent vos grands cœurs? S'il en est
» pourtant parmi vous qui pensent au-
» trement, qu'ils parlent; le devoir d'un
» chef est de tout entendre et de tout
» peser ». Il se tait à ces mots : un mur-
mure d'approbation circule autour de
la tente, et un assentiment général va
couronner les vues de Straub, lorsque le

jeune Maximilien se lève et demande à être écouté. Le fier Grison fronce son épais sourcil ; mais enchaîné par ses propres paroles, il ordonne le silence, et prête une oreille attentive à ces paroles, dont il craint et calcule l'effet.

« Chefs alliés de mon père, dit Maximilien, personne plus que moi n'apprécie vos secours, et n'est plus porté » que je ne le suis à tout attendre de votre » vaillance. Aussi dois-je distinguer dans » l'opinion que je combats ici, les louanges qu'on vous a données à juste titre, » d'avec le mépris dont on a affecté de » couvrir les forces de notre ennemi. » Oui sans doute, son ambition est insatiable, elle cherche injustement à appesantir son joug sur des peuples libres de se donner des lois ; mais la » bravoure de ses guerriers n'en est pas » moins incontestable, et sans elle, ses » prétentions ne seroient pas tant à » craindre. Vous voulez aller porter le

» carnage et la mort jusque dans leur
» camp. Guerriers, je suis jeune en-
» core, et mon expérience ne peut ba-
» lancer celle de votre chef: cependant
» je ne puis vous cacher que cette entre-
» prise me paroît mal à propos ha-
» sardée, et totalement opposée au but
» que nous nous proposons: je ne vous
» parlerai pas de leur nombre de beau-
» coup supérieur au vôtre; je sais que
» vous n'êtes pas dans l'usage de compter
» vos ennemis; mais ces retranchemens
» élevés avec art, cette position choisie,
» ces mouvemens d'attaque enfin qui
» favorisent toujours la défense, tout
» me paroît vous opposer des obstacles
» incalculables; et cependant qui vous
» presse? Cet ennemi que vous méprisez
» tant, que les fatigues et les maladies
» accablent, que ne le laissez-vous se
» détruire lui-même, ou poussé par le
» désespoir, perdre tout le fruit de ses
» précautions, en venant vous attaquer

» dans votre propre camp, où la moitié
» de vos soldats suffiroit pour en triom-
» pher ? Vous craignez, dites-vous, que
» l'arrivée des troupes de mon père ne
» vous prive d'une partie de la gloire
» dont vous êtes avides. Sans discuter
» ici le droit que vous avez de risquer,
» sans sa participation, une attaque qui
» peut compromettre la sûreté de ses
» Etats, ne s'agit-il donc que de votre
» gloire? N'est-ce pas pour le salut de
» l'Italie que vous êtes armés, et celle
» bien plus sûre et bien plus belle de
» contribuer à la délivrer à jamais de ses
» éternels oppresseurs, ne vous suffit-elle
» pas? Guerriers, mon opinion est de ne
» pas aller chercher un ennemi, qui ne
» peut que gagner à cette attaque, et
» d'attendre l'arrivée de mon père, et
» la réunion de nos forces. Je suis loin de
» désespérer d'une cause aussi juste que
» la nôtre, mais j'avoue qu'un secret pres-
» sentiment m'alarme, si nous prenons

» le parti de sortir de nos lignes ; puisse-
» t-il être démenti par l'événement ! »

La raison et la prudence avoient parlé par la bouche du jeune Duc ; quelques vieux chefs entraînés par le premier élan, plutôt que convaincus, paroissoient revenir à son opinion, et pouvoient en ramener d'autres, et la discussion une fois entamée, le chef des Suisses n'eût plus été le maître de la diriger à son gré ; aussitôt il se décide : « Amis, s'écrie-
» t-il d'une voix forte, je crois avoir
» assez prouvé ma patience, en laissant
» achever devant vous un discours d'au-
» tant plus inconvenant, que sous le voile
» de la modération, il insulte à votre va-
» leur, et n'est propre qu'à porter le dé-
» couragement dans l'armée que je com-
» mande : qu'un jeune homme né en
» Italie, élevé dans la mollesse des Cours,
» cède à des pressentimens sinistres, et
» tremble à l'aspect des remparts qu'il
» faut escalader et détruire, c'est tout ce

» que nous pouvons conclure du discours
» que vous venez d'entendre ; mais que
» des soldats helvétiens aient pu donner
» la moindre attention à de pareilles
» puérilités, c'est ce dont il faut nous jus-
» tifier à l'instant, en courant tout pré-
» parer pour cette attaque si terrible à
» des yeux peu exercés à la guerre, et à
» ses horreurs ». Il se lève à ces mots, et
tous ses chefs n'osant plus témoigner une
volonté opposée à la sienne, se précipi-
tent sur ses pas. « Straub, lui dit Maxi-
» milien lorsqu'il passe près de lui, rends
» grâces aux ordres de mon père, et aux
» égards que je veux bien avoir pour le
» titre qu'il t'a conféré ! mais nous nous
» reverrons au combat, et quel qu'en soit
» le succès, je saurai te forcer à rétracter
» les paroles insultantes qui viennent de
» t'échapper ici ». Straub affecte de ne
répondre que par un sourire amer, et
Maximilien va cacher dans sa tente, et
sa colère, et son désespoir. Il ne prévoit

que trop l'événement d'un combat livré par un délire manifeste, et ne se console qu'en se voyant à la veille d'exécuter enfin son projet de mourir glorieusement. Mais mourir sans une larme d'Azélie, sans qu'elle apprenne, que c'est pour ne pas la voir l'épouse d'un autre, qu'il descend volontairement au tombeau, cette idée le tourmente, l'inquiète. Ecrivons, s'écrie-t-il ! et sur le champ, sa plume trace à sa bien-aimée de pénibles adieux. Mais comment faire remettre sa lettre ? Il demande aussitôt son coursier, et profitant d'une de ces soirées d'Italie plus belles que le plus beau jour, il suit en le remontant le cours du fleuve qui le sépare des tentes françaises, espérant trouver quelque pêcheur, ou quelque pâtre qui consente à se charger de son message. La nuit a écarté tout être vivant, et Maximilien a déja parcouru plusieurs milles sans découvrir aucune trace d'habitation, lorsque parvenu en

face d'une île boisée qui partage en cet endroit le fleuve, il croit entendre des voix. Il prête l'oreille, et s'assure qu'il ne s'est pas trompé : il s'agit de passer sur cette rive dont un bras du fleuve le sépare ; mais n'est-elle pas occupée par des ennemis, et la prudence lui permet-elle de s'exposer au milieu d'eux ? Il examine attentivement ; un moulin est placé à l'angle de l'île, ce sont sans doute ses paisibles habitans dont il a entendu la voix : l'éloignement des deux camps le rassure, et c'est enfin le seul moyen de faire parvenir sa douce épître. Cette idée le détermine ; une frêle barque qu'il n'avoit pas d'abord remarquée est attachée au rivage, Maximilien descend de son coursier, le lie fortement à un saule, et brisant avec son épée la chaîne qui retient la nacelle, il rame avec précaution vers l'île, où il aborde bientôt. Il cherche alors à s'assurer de ce qu'il peut avoir à espérer ou à craindre, en pénétrant dou-

cement et sans bruit à travers les arbres, du côté où les voix se sont fait entendre. Plus il approche, plus elles lui semblent douces, son cœur bat plus vivement à des accens qu'il croit reconnoître ; il écarte les branches, et la clarté de la lune lui fait apercevoir deux femmes assises sur un banc de gazon ; bientôt il distingue ces paroles prononcées par l'une d'elles : « Eh quoi ! mon enfant ; ne pourrai-je » donc réussir à triompher de cette tris- » tesse qui flétrit ton existence ? Ne » parviendrai-je pas au moins à en con- » noître le véritable motif ? Faut-il que » celle que je regarde comme ma fille ne » veuille pas confier ses peines à sa mère ? » Douteroit-elle de ma tendresse ou de » mon pouvoir ? » — « Non, Madame, ré- » pond une voix qui vient retentir jus- » qu'au cœur du jeune Duc : non, je ne » doute pas de votre bienveillance ; mais » j'avoue que je crains qu'il ne soit pas en » votre puissance de consoler la mal-

» heureuse Azélie !... » A ce nom, Maximilien s'élance. « Azélie, chère Azélie,
» s'écrie-t-il ! » Et il vient tomber à ses pieds. La vue d'un guerrier armé a fait pousser à la Reine un cri de frayeur auquel accourent précipitamment les gardes qui l'avoient accompagnée dans sa promenade; ils sont prêts à se saisir du chevalier, qui est bien loin de songer à se défendre, lorsque la Reine, revenue de sa première surprise, remarquant qu'Azélie est sans connoissance, se rappelant les traits du jeune Duc, sur le visage duquel la lune portoit en plein ses rayons, soupçonna la cause de cet événement, et reprenant toute sa tranquillité : « Eloi-
» gnez-vous, dit-elle à ses gardes, ce
» jeune guerrier n'est ici que pour obéir
» à mes ordres, son arrivée a surpris la
» Duchesse, et son état est la cause de
» l'effroi que j'ai ressenti. Allez et pré-
» parez tout pour notre prochain dé-
» part ». Elle dit, et les gardes se reti-

rent, la seule Rose soutient sa jeune maîtresse, dont Maximilien embrasse toujours les genoux. Bientôt ses joues se colorent, elle semble revenir d'un pénible sommeil, lorsqu'apercevant la Reine qui la secourt, « Ah! Madame, dit-» elle, est-ce un songe qui m'abuse, n'ai-» je pas entendu sa voix ? » Et reportant sa vue sur son amant immobile à ses pieds, elle est prête à retomber dans le même anéantissement. « Chère Azélie! » lui dit Maximilien, vous que j'adore, » reconnoissez l'ami, le compagnon de » votre enfance ; mon aspect peut-il » causer l'effroi que vous témoignez ? et » faut-il que je m'éloigne, sans qu'un mot, » un regard m'ait assuré que je n'ai pas » perdu tous mes droits à votre ten-» dresse ? » Ces doux accens semblent ranimer Azélie, elle ouvre enfin ses beaux yeux, et reste un moment immobile, seulement occupée de contempler son amant; puis se tournant vers la Reine :

« Ah!

« Ah ! Madame, vous connoissez à pré-
» sent tous mes secrets ! — Je ne le dois
» qu'au hasard, répond Anne d'une voix
» émue ; mais tranquillise-toi, ma fille, je
» n'en chercherai pas moins à calmer, à
» adoucir tes peines ! Levez-vous, Prince,
» et puisque le ciel vous réunit en ce
» moment, profitez des instans qu'il vous
» accorde, je n'aurai pas la cruelle pru-
» dence de vous en priver ». Elle pré-
sente sa main au jeune guerrier qui la
presse contre ses lèvres, et se relève ;
mais il ne peut encore s'occuper d'autre
chose que de celle qui lui paroît mé-
riter mieux que jamais tout l'amour
dont il brûle pour elle. Azélie, dont les
charmes se sont développés depuis qu'il
ne l'a vue, se pare encore aux yeux de
son amant d'un nouvel attrait, par cette
langueur intéressante, preuve certaine
des regrets qu'il lui a causés. La Reine
cependant voulant rompre un silence
qu'elle les voit tous les deux décidés à

garder, interroge le jeune Prince, le force à s'asseoir près d'elle, et exige le récit de tout ce qui lui est arrivé depuis qu'il a quitté la Cour de France. Maximilien raconte tout, en évitant ce qui peut rendre son père trop odieux; mais les deux Princesses, en l'écoutant, ne peuvent se dissimuler quel abîme est ouvert sous leurs pas. Cette idée émeut vivement la Reine, et fait fondre en larmes la trop sensible Azélie. « Prince, dit-elle » à Maximilien en cherchant à assurer » sa voix, le Ciel se prononce trop évi- » demment contre nous, ne nous effor- » çons pas vainement contre sa volonté; » il ne nous laisse que la liberté de mon- » trer notre courage; faut-il, hélas! que » je vous en donne l'exemple! Oubliez- » moi, suivez les desseins de votre père; » vous ne pouvez les blâmer sans ingra- » titude, puisque c'est pour vous qu'il » travaille; de mon côté je tâcherai aussi » de seconder de mes vœux les vaillans

» guerriers qui ont embrassé ma cause ;
» mais s'il arrivoit qu'un jour j'occupasse
» ce trône que nous disputons, par-
» donnez-le à votre ancienne amie, et
» croyez qu'elle vous l'eût cédé de bon
» cœur, si le destin l'en avoit laissée maî-
» tresse ». A ces mots les sanglots étouf-
fent sa voix, et son amant à ses pieds
recueille avec transport, et ce doux
aveu, et ces larmes amères ; mais une
partie de la nuit s'est écoulée pendant
cet entretien qui a paru trop court aux
deux amans. La Reine, avertie que son
char est prêt depuis long-temps, se dé-
cide malgré elle à terminer une scène qui
les affecte tous trop vivement ; elle en-
traîne sa jeune amie, qui n'a que la force
de murmurer encore un pénible adieu,
et s'éloigne avec elle, en jetant un triste
et long regard sur celui qu'elle croit ne
plus revoir. Le jeune Sforce, immobile à
la place où il vient de quitter celle qu'il
adore, reste long-temps comme privé

du sentiment et de l'existence; peu à peu ses idées reprennent leur cours, mais il n'en sent que mieux tout son malheur, et l'état d'accablement d'où il sort lui paroît mille fois préférable. Enfin, également poursuivi par ses souvenirs et par ses craintes, il redescend dans cette même barque dont il s'est servi pour passer dans l'île, et retrouvant son fidèle coursier sur lequel il s'élance, Maximilien jette encore une fois les yeux vers ces arbres touffus sous lesquels il vient de goûter un moment de bonheur, et reprend à pas lents le chemin du camp des Suisses.

CHAPITRE V.

STRAUB, en ce moment si intéressant pour lui, ne demeurait point inactif; déjà la nouvelle étoit semée parmi ses troupes, que le soleil du lendemain devoit éclairer l'attaque des retranchemens français et la délivrance de l'Italie. Ces farouches guerriers, fiers de leur réputation, enorgueillis par leurs victoires, ne regardoient qu'avec une espèce de mépris la jeune noblesse dont Louis marchoit environné. On voyoit dans le camp ces vieux soldats couverts de nobles cicatrices, préparant froidement leurs armes, et s'exhortant mutuellement à mériter par de nouveaux exploits le titre d'arbitres de la guerre; aucune marque d'émotion ne paroît sur ces fronts sévères; l'amour de la gloire n'est pas même une passion pour eux,

c'est seulement une habitude ; la guerre est leur élément, et quand la mort volant de rang en rang, moissonne autour d'eux ses victimes, leur impassibilité les feroit prendre pour des statues de bronze, si la prestesse et la régularité de leurs mouvemens n'indiquoient pas qu'il existe sous ce fer, des âmes énergiques et indépendantes pour qui l'honneur est tout, et la crainte de la mort, rien. Quel contraste présente cependant à l'observateur le camp de leurs ennemis ! Ici la vaillance et le même mépris du trépas se font voir sous un tout autre aspect ; un cri général de joie a accueilli la nouvelle de l'attaque du lendemain ; on va, on vient, on se précipite pour préparer ses chevaux et ses armes ; l'ami cherche son ami, le félicite, l'embrasse, lui sourit même, mais une larme vient border la paupière du sensible guerrier en serrant contre son sein son frère d'armes ; la présence du Roi augmente encore l'en-

thousiasme général ; chacun se promet de sacrifier, s'il le faut, sa vie pour sauver les jours d'un Prince dont on connoît la vaillante témérité, sans penser même que ce sacrifice immortalisera celui qui aura le bonheur de le faire. Louis lui-même parcourt les tentes, inspecte les préparatifs, veille à la conservation de chacun comme un père, et fait la veille le devoir d'un vieux général, afin de pouvoir se livrer le lendemain à toute la fougue d'un jeune soldat. Cependant malgré les félicitations de ses chefs qui tous lui présageoient la victoire, son cœur regrettoit que le jour en fût si rapproché ; il sentoit que le héros de la France, que Bayard enfin manqueroit à cette belle journée. Tout à coup un grand bruit se fait entendre à l'une des barrières du camp ; chefs et soldats se précipitent de ce côté, en faisant retentir les airs de mille cris d'allégresse ; le Roi lui-même s'avance pour être ins-

truit de la cause de cette rumeur, lorsqu'un guerrier, perçant avec peine la foule qui l'entoure, vient tomber à ses pieds, et levant sa visière : « Sire, dit-il,
» je vous apporte les clefs de Novarre;
» le jeune La Trimouille que j'y ai laissé
» vous répond de ses remparts, et at-
» tend vos guerriers victorieux. Pardon-
» nez à Bayard d'avoir abandonné ce
» poste qu'aucun danger ne menace,
» pour venir occuper celui que son de-
» voir lui marque désormais à vos côtés;
» c'est là que les Suisses le verront de-
» main chercher dans leurs rangs une
» palme nouvelle, ou mériter par une
» mort glorieuse les regrets de la France
» et les regards de son Roi. » Il dit, et les soldats lui répondent par un cri universel, *vive le Roi! vive Bayard!* Louis ému le relève, et serrant vivement la main du brave chevalier : « Allez, brave
» Bayard, lui dit-il, chercher un repos
» nécessaire avant la journée de demain;

» je partage avec nos soldats la joie que
» votre arrivée fait naître, et me rap-
» pelle comme eux que la présence de
» Bayard a toujours été pour les Fran-
» çais le signal de la victoire ». Le che-
valier obéit, et va partager la tente du
brave La Palisse (17) son ami et son
compagnon. Le Roi, après avoir établi
ses postes et tout prévu pour le combat,
se retire, et désormais plus tranquille
sur l'issue qu'il s'en promet, se livre
pour quelques momens au sommeil.

Qui pourroit peindre les angoisses et
la pénible incertitude qui déchirent pen-
dant ce temps la malheureuse Azélie ?
Elle a appris à son retour au camp, que
le sort des armes va décider enfin entre
elle et son amant ; elle connoît la valeur
de Maximilien ; elle a vu son désespoir,
et se reproche déjà de ne l'avoir pas
assez adouci ; tout lui persuade que cet
infortuné Prince va chercher et trouver
sûrement la mort, comme le seul re-

mède à ses peines. Elle se le représente déjà sanglant, couché sur la poussière, foulé sous les pieds des chevaux ; elle veut se livrer au repos, ces images terribles reviennent encore dans ses songes, et le sommeil fuit loin de ses paupières appesanties. Tout à coup le son éclatant de la trompette retentit dans les airs, et bientôt un tumulte effrayant prélude aux événemens de ce jour ; Azélie se lève épouvantée, et court précipitamment cacher dans le sein de la Reine et ses alarmes et ses pleurs.

Déjà les Suisses avoient passé le fleuve sur trois ponts volans, et se formoient sur autant de colonnes, dont Straub avoit confié le commandement à ses lieutenans, se réservant la faculté d'être partout où sa présence paroîtroit le plus nécessaire. Pour ne pas affecter d'écarter entièrement le fils d'un Prince à la solde duquel il se trouve, il forme un foible corps de réserve, dont il donne la con-

duite à Maximilien, comptant bien que la bravoure de ses soldats ne lui laissera rien à faire ; le jeune héros frémit d'indignation ; mais il doit l'exemple de la discipline militaire ; il se tait, et prévoit d'ailleurs que les Français ne rendront que trop tôt nécessaires les efforts du corps qu'il commande. En effet, ceux-ci sont depuis long-temps en mesure de repousser l'attaque qui les menace ; le brave Bayard, Chaumont (18), Trivulce (19), entourent le Roi, et lui font remarquer l'espèce de désordre qu'occasionne parmi les bataillons suisses le passage du fleuve, et l'espace trop considérable que leurs colonnes laissent entre elles pour faciliter leurs mouvemens : l'avis de ces trois guerriers est de profiter de cette faute, et Louis enchanté de voir que son ardeur martiale s'accorde avec les conseils de la prudence, donne à l'instant le signal de sortir des lignes et de marcher à l'en-

nemi : le soldat vole aux ordres de ses chefs, et Straub voit en un moment, rempli par de nombreux bataillons, l'espace qu'il croyoit avoir encore à franchir pour se rapprocher des retranchemens des Français ; il hâte alors le passage de ses troupes, ordonne de resserrer les rangs et les colonnes ; mais il n'est déjà plus temps, et le combat vient d'être engagé par Bayard. Ce héros s'est précipité à la tête des gendarmes dans un des intervalles qui séparent deux des principaux corps ennemis. La Palisse imitant ce mouvement, a pénétré également entre les deux autres, et le Roi s'est porté sur leur front avec le reste de ses forces; les fiers Grisons étonnés seulement d'avoir perdu l'offensive, mais suppléant au nombre par la force, aux ordres de leur chef par leur instinct belliqueux, espèrent encore triompher de la fougue de leurs adversaires par le sang-froid et la per-

sévérance : silencieux et serrés, ils donnent la mort ou la reçoivent sans quitter la place où le combat s'est engagé. Le carnage redouble, et déjà une partie du jour s'est écoulée sans que la victoire paroisse se déclarer pour aucun des deux partis. Straub est partout où le danger est le plus grand ; on le voit tour à tour à la tête de ses colonnes exhorter, menacer, combattre, et ranimer l'espérance et le courage. Cependant son centre plus fortement pressé par Louis et Trivulce, semble prêt à céder du terrein, et a besoin d'un secours efficace. Straub donne alors l'ordre à Maximilien de se porter à l'appui de ce corps, et ce jeune héros se précipite aussitôt dans la plus forte mêlée. Straub lui-même a peine à le suivre ; il est obligé d'admirer les exploits dont il est le témoin, et sent alors toute l'injustice du reproche qu'il s'est permis au Conseil ; mais il n'est pas temps de réparer cette

injure, il ne s'occupe alors qu'à soutenir le combat que l'arrivée du corps de réserve vient de rétablir. Le jeune Duc, emporté par sa valeur et par le désir d'accomplir son dessein, se jette avec furie au milieu des bataillons français; la mort vole devant lui; tout s'écarte, tout fuit son glaive terrible, et ce n'est que devant les chevaliers qui entourent le Roi qu'il est forcé de s'arrêter. Là l'élite des guerriers français va fondre à la fois sur lui, il va trouver enfin cette mort qu'il souhaite avec tant d'ardeur, lorsqu'un soldat renversé par la course rapide de son cheval, se retourne, et d'un coup de hache d'armes, coupe les jarrets du fier coursier; il tombe, entraînant sous lui le jeune héros qui roule à demi-mort dans la poussière. A cette vue les chevaliers haussent leurs lances, la pitié prend dans leurs âmes la place du ressentiment, et le Roi lui-même ordonne qu'on relève le brave inconnu,

et qu'on le porte dans sa propre tente.

Malgré leur longue et opiniâtre résistance les deux ailes des Suisses avoient fléchi, et leurs chefs ayant été tués, ceux qui les avoient remplacés, craignant de ne plus être les maîtres d'opérer leur retraite, se rapprochoient en bon ordre du fleuve, et cherchoient à regagner les ponts de bateaux. Le centre, dégarni par cette manœuvre, se trouvoit totalement entouré par l'armée royale, et malgré les efforts de Straub, ses soldats commençoient à se décourager. *Amis*, s'écrie-t-il d'une voix forte, en leur montrant les bataillons qui les attaquoient de front, *c'est là qu'est le Roi de France, c'est là que vous attend la fortune et la gloire; suivez-moi.* Et poussant son coursier, il s'élance avec une nouvelle fureur; ses soldats le suivent tête baissée. Surpris de l'impétuosité de ce nouveau choc, les Français reculent et s'écartent; le Roi

s'aperçoit de ce mouvement rétrograde, et n'écoutant que son courage, il saisit un drapeau dans les mains d'un des fuyards, et se précipite l'épée haute sur la troupe ennemie ; les braves qui l'accompagnent s'élancent sur les pas du Monarque, et bientôt le petit nombre de guerriers qui ont suivi Straub, tombent percés de coups ; lui seul, couvert par les corps amoncelés devant lui, comme par un rempart inexpugnable, se défend encore, lorsque son épée brisée dans ses mains, l'offre sans armes aux coups de ses ennemis et le force de se rendre. Tel le Roi des forêts, assailli par une troupe de chasseurs, s'élance et renverse tout ce qui ose l'approcher de trop près ; mais rencontrant dans sa course rapide un de ces piéges qu'ils ont recouverts de feuillage, il y tombe, et se voit enfin la proie de ceux que son terrible regard fait encore pâlir de frayeur.

Les Suisses, après la prise de leur

général, songèrent enfin à la retraite; mais Bayard et son ami, en revenant de la poursuite des deux colonnes qu'ils avoient forcées de repasser le fleuve, leur en interdirent l'espérance, et ces soldats, sans chef, se virent contraints de capituler et d'implorer la clémence du Roi. Ils frémissoient en déposant leurs armes, et paroissoient encore terribles. Louis rentra en triomphe dans son camp, traînant à sa suite ces fiers guerriers qui croyoient y pénétrer en vainqueurs. Cependant voulant éviter cette humiliation à leur chef, on le fit conduire, sous prétexte de ses blessures, aux tentes de la Reine; ce fut par ceux qui l'accompagnoient, que les princesses apprirent les événemens de cette journée. Azélie respiroit à peine en écoutant ce récit, et elle crut voir réaliser toutes ses craintes, lorsqu'elle apprit que son amant étoit prisonnier et grièvement blessé. Anne, en remerciant le Ciel de la victoire de

son époux, chercha à rassurer son amie, et lui promit d'aller savoir elle-même ce qu'il y avoit à espérer ou à craindre pour les jours du fils de Ludovic. Cette promesse, qu'elle mit aussitôt à exécution, calma du moins la douleur de la jeune Duchesse. « Eh! quoi, » disoit-elle à Rose, pendant l'absence » de la Reine, faut-il qu'un austère de- » voir me retienne enfermée sous ces » tentes, tandis qu'il souffre, qu'il meurt » victime de sa tendresse? car c'est à moi » seule qu'il se sacrifie, c'est pour me » laisser un trône que je déteste, qu'il » s'obstine à périr. Ah! Rose, il ne sait » pas que c'est m'entraîner au tom- » beau, car je le sens, je ne lui sur- » vivrai pas ». C'est en exhalant ainsi sa douleur, que la plaintive Azélie attend impatiemment le retour de la Reine.

Louis n'avoit pas appris sans étonnement, et sans une secrète joie, que le jeune guerrier qui en sa présence avoit

montré tant de valeur, et que la fortune avoit rendu son prisonnier, étoit le fils de l'usurpateur de Milan. Un tel otage lui paroissoit précieux ; quelque criminel qu'il connût Ludovic, il le supposoit pourtant accessible aux sentimens de la nature, et la captivité de Maximilien ne lui paroissoit pas un des moindres avantages de cette journée. Emu par le souvenir des bonnes qualités que montroit ce jeune Prince dès son enfance, touché de son courage et de son malheur, le Monarque voulut aller lui porter lui-même des témoignages de son intérêt. Son attendrissement redoubla à l'aspect de l'abattement extraordinaire qui se faisoit remarquer sur le visage décoloré du jeune héros. Ses blessures étoient peu dangereuses, mais les gens de l'art avoient fait craindre que la mélancolie profonde dont il sembloit atteint, ne les rendît plus difficiles à guérir. Louis chercha vainement à ranimer son cou-

rage en vantant les exploits qu'il lui avoit vu faire. Indifférent à la gloire, sourd aux éloges, Maximilien remercioit le Roi, et retomboit bientôt dans un morne et triste silence. Inquiet de cette apathie extraordinaire et peu naturelle dans un jeune guerrier, Louis alloit se retirer, lorsqu'on annonça la visite de la Reine. A ce nom, une foible rougeur reparut sur le front du malade, et ses yeux éteints semblèrent se ranimer, et briller d'un éclat nouveau. Le Roi, frappé de ce changement subit, conçut des soupçons qu'il se promit d'éclaircir. Cependant Anne instruite des déclarations des médecins, devina quelles consolations étoient les plus propres à rendre le jeune malade plus docile à leurs avis; elle glissa dans la conversation de ces phrases insignifiantes pour les indifférens, mais qu'un cœur intéressé entend si bien; elle sut lui faire comprendre que le meilleur moyen de plaire à celle qui disposoit en

souveraine de toutes ses facultés, étoit de consentir à sa conservation; et Maximilien, flatté de cet intérêt, commença à se croire moins malheureux, et crut donner une preuve de soumission en s'abandonnant tout entier aux soins qu'on lui prodiguoit. Le Roi sortit en même temps que la Reine, et lui fit compliment, en plaisantant, d'une cure aussi prompte et aussi miraculeuse. Anne voulut elle-même profiter de cette occasion, pour rendre son époux favorable aux amours du jeune couple, dont elle s'étoit vue pour ainsi dire forcée de devenir la confidente. Elle lui raconta donc la scène qui s'étoit passée dans l'île, et Louis se rappela en effet tout ce dont il avoit été lui-même témoin à la Cour de son prédécesseur. Il ne put dissimuler à son auguste moitié les obstacles qu'il prévoyoit à la réussite des projets des deux amans; cependant il convint avec elle qu'il falloit user des moyens les plus

doux pour les préparer à une séparation trop nécessaire, et engagea la Reine à retourner rassurer du moins Azélie sur les jours de son amant.

CHAPITRE VI.

Le fier Straub avoit frémi d'indignation et de rage, en se voyant vaincu et prisonnier, en pensant qu'il étoit devenu la fable de l'Italie, lui qui devoit s'en trouver le héros, et rien à cette idée terrible ne pouvoit contenir les projets de vengeance qu'il rouloit dans son esprit exaspéré. Tandis qu'il rugissoit ainsi, pareil au tigre enchaîné, un sentiment nouveau pour lui, et qu'on eût cru devoir être à jamais étranger à son âme, vint lui faire oublier pour un moment et sa vengeance et ses projets. Louis sans défiance lui laissoit son camp pour prison, il se plaisoit même à rendre à ce guerrier des honneurs que lui sembloit mériter son courage : reçu, fêté chez la Reine, Straub y vit Azélie, et l'amour et la jalousie se glissant dans

cette âme altière, achevèrent d'y porter le désordre, et d'obscurcir le peu de belles qualités dont la nature y avoit laissé le germe : Azélie ne put ignorer long-temps la nouvelle conquête que ses yeux avoient faite ; mais elle avoit revu Maximilien, et tout ce qui n'étoit pas son amant attiroit à peine son attention. Tous deux ravis de se retrouver ensemble, assurés de leurs mutuels sentimens, oublioient ce qu'ils avoient à craindre de l'avenir pour jouir du présent, et fermoient les yeux sur les événemens que le temps devoit amener à sa suite. Straub ne put ignorer long-temps qu'il avoit un rival et un rival préféré. Malgré les prétentions des courtisans à la main de la jeune Duchesse, aucun d'eux n'avoit pu refuser de reconnoître la supériorité des droits de Maximilien, surtout lorsqu'il ne fut plus permis de douter et du retour dont le payoit Azélie, et de la protection de

la

la Reine ; le silence de Louis faisoit même croire que ses intentions ne s'éloignoient pas de seconder les vœux de ses intéressans protégés ; le fier Helvétien seul ne reconnoissant ni supériorité ni politique, jura de satisfaire à la fois, et malgré tous, et son amour et la haine qu'il sentoit depuis long-temps contre son jeune rival.

Les Français, à la suite du combat d'Arrezo, avoient passé le Tanaro sans trouver de résistance, et s'avançoient à grandes journées sur Milan, où l'usurpateur s'étoit renfermé avec les troupes qu'il avoit rassemblées, et les débris de l'armée des Suisses. Louis, rassuré par l'effroi qu'avoit répandu sa première victoire, plus encore par les acclamations que lui prodiguoient les peuples toujours inconstans de l'Italie, désiroit tempérer par des fêtes l'effervescence du soldat, et cacher sous des fleurs le joug qu'il apportoit à l'Italie ; il vouloit

que les belles soirées de ce climat enchanteur fussent marquées par des plaisirs, et qu'on préludât aux combats sanglans par des jeux, images de la guerre. Tantôt devant un amphithéâtre élevé, où se plaçoient la Reine et toute la Cour, les chevaliers, parés des couleurs de leurs belles, se disputoient un prix que chacune d'elles décernoit à son tour : on vit souvent même le Roi paroître dans la lice, et remporter sans être connu, celui qu'Anne devoit donner au plus vaillant ; mais le jour qu'Azélie étoit chargée de ce soin glorieux, on pouvoit d'avance nommer le vainqueur ; nul n'avoit pu triompher jusqu'alors du jeune Maximilien, et ce jour là Bayard luimême évitoit de descendre dans l'arène. Tantôt sous une tente vaste et enrichie de draperies, de dorures, à la lumière de mille flambeaux, au son d'une musique vive et brillante, les héros désarmés se mêloient aux jeunes beautés de

la Cour, et faisoient admirer également leurs grâces nobles et leur souple légèreté.

Plein du projet qu'il médite, Straub feint de mépriser ces frivoles amusemens ; il ne se plaît aux combats, dit-il, que lorsqu'ils sont ensanglantés, et la danse ne convient qu'aux pâtres et aux bergères ; cependant, il met à profit ses fréquentes absences, pour se rapprocher de quelques compatriotes prisonniers comme lui, et dont il s'assure facilement ; déjà leur fuite est préparée, et la négligence de leurs gardiens les favorise ; mais Straub ne veut pas fuir seul, il a besoin d'un otage que réclament également son amour et la politique du Prince pour lequel il s'est armé. Mais comment s'emparer d'une telle proie ? L'entreprise étoit difficile ; presque toujours renfermée sous sa tente, ou accompagnant la Reine, Azélie avoit en outre un protecteur plus embarrassant pour Straub ; l'amour veilloit à sa sû-

reté : Maximilien avoit pris la douce habitude de suivre partout son amante ; heureux de la voir, même sans en être vu, son ombre n'étoit pas plus fidèle. Souvent au déclin d'une journée que le soleil ardent avoit rendue fatigante, la jeune Princesse profitoit du voisinage d'un bois épais, ou d'une prairie arrosée par mille ruisseaux, pour aller rêver mélancoliquement aux maux qu'elle ne prévoyoit que dans l'éloignement, tandis que le plus grand de tous étoit prêt à fondre sur elle. Un jour que le camp étoit placé sur les bords de l'antique Eridan, Azélie, séduite par la fraîcheur et la beauté des rives de ce fleuve, y dirigea sa promenade solitaire. Tout à coup, au détour de quelques buissons touffus, le féroce chef des Suisses s'offre inopinément à sa vue ; Azélie surprise s'arrête, et lui demande d'une voix émue, quel hasard l'a conduit sur ses pas. « Ce n'est point le hasard, répond

» Straub, c'est l'amour, Madame, et
» cet amour furieux de vos mépris, est
» enfin las d'y être en butte, et va vous
» rendre tous les tourmens dont vous
» l'avez accablé jusqu'à ce jour. Venez,
» Madame, il faut me suivre ; il faut
» venir demander votre amant à son
» père, à votre maître ; c'est à lui seul
» de prononcer entre nous, et s'il pro-
» nonce en ma faveur, nous verrons
» si tous vos chevaliers viendront vous
» arracher de mes bras. » A ces paroles
insolentes, il ose s'emparer de sa main,
et se dispose à l'entraîner, lorsque Maxi-
milien attiré par les premières paroles
de son rival, s'élance d'un buisson voi-
sin, en poussant un cri de rage, et
saisissant le fier Grison à la gorge, la
fureur doublant sa force naturelle, il
va lui arracher la vie ; mais les complices
de Straub sont accourus au secours de
leur chef, ils se jettent sur le héros sans
armes, une partie le tient renversé,

tandis que l'autre entraîne la jeune Duchesse évanouie dans une barque préparée, qui descendant rapidement le fleuve, les éloigne bientôt du camp des Français, et les porte jusque dans Milan (20). Ludovic étoit loin de les y attendre, et ne fut instruit de leur arrivée que par les cris de joie avec lesquels Straub fut reçu par ses soldats : ceux-ci souffroient impatiemment de servir sous un Prince peu estimé par ses exploits ; les troupes qu'il avoit levées lui-même étoient déjà lasses de sa domination, et sembloient craindre l'événement d'un siége long et périlleux ; le retour d'un chef qui avoit été vaincu, à la vérité, mais dont la défaite même attestoit la vaillance, rendit le courage à tous, et le duc de Milan put se convaincre que ce n'est pas toujours une couronne qui inspire la confiance et donne la considération. Ce Prince en étoit peu jaloux, et l'importance du service que lui rendoit

Straub, en lui amenant une telle captive, lui fit passer facilement sur ce qu'il pouvoit lui ravir de sa gloire. Déjà l'idée d'un crime de plus venoit flatter sa fatale ambition, mais l'amour de son complice en ordonnoit autrement : certain de son pouvoir sur les soldats, il ne craignit point de s'en expliquer avec Ludovic, et le tyran se vit forcé de dissimuler ses desseins sur l'infortunée, qui dans cette affreuse alternative regrettoit seulement qu'il ne fût pas le maître de les suivre.

Qu'étoit devenu Maximilien en sortant de l'espèce de léthargie où l'avoit plongé la rage et le désespoir, en se trouvant couché sur la terre et couvert de liens ? Un souvenir confus de ce qui lui est arrivé vient glacer son sang, qui ne reprend son activité que pour lui retracer enfin la perte de ce qu'il a de plus cher au monde. Alors se relever, briser les nœuds qui le retiennent, et courir

vers le Roi pour lui demander justice, ce fut l'affaire d'un moment. Louis délibéroit alors avec ses généraux, sur la manière d'attaquer Milan, dont on devoit sous peu apercevoir les murailles : déjà quelques-uns d'entre eux avoient ouvert l'avis de faire à Ludovic des propositions séduisantes, pour le décider à remettre le trône au légitime héritier, lorsque Maximilien vint, par son aspect et son récit, porter dans tous les esprits l'horreur dont lui-même étoit pénétré. Personne ne douta que l'usurpateur déjà couvert du sang de ses neveux, ne fût avide de celui de leur dernier rejeton, et tous ces guerriers indécis frémissoient et se taisoient, de peur qu'une opinion indiscrète ne fût l'arrêt de proscription de celle qu'ils chérissoient et révéroient tous à si juste titre. Maximilien éleva enfin la voix, et s'adressant au Roi : « Sire, lui dit-il, le forfait dont je vois » l'horreur peinte sur tous les visages,

» me touche plus que personne, et le
» traître qui l'a commis ne peut laver
» cet affront que dans son infâme sang;
» mais il ne s'agit point ici de mon in-
» jure, il ne s'agit que d'Azélie; sa vie
» sans doute est en sûreté, puisque la
» mienne vous en répond, et cet in-
» térêt est assez puissant sur mon père;
» mais il est d'autres outrages plus cruels
» que la mort, dont rien ne peut garantir
» l'infortunée; seul je puis, je dois être
» son appui contre son ravisseur. J'aime
» à croire que mon père n'hésitera pas
» entre nous deux; j'aime à croire que la
» voix de l'honneur et de la nature triom-
» pheront près de lui des perfides conseils
» d'un brigand, qui compromet sa gloire,
» son intérêt même, pour satisfaire ses
» infâmes désirs. J'espère qu'en vous
» rendant une captive mise entre ses
» mains par une trahison indigne, il se
» lavera du reproche d'en être com-
» plice, et prouvera enfin que si la re-

» nommée lui fut quelquefois défavora-
» ble, il veut la forcer à ne parler dé-
» sormais que de ses vertus. Pour moi,
» quelle que soit l'issue de ma démarche,
» je viendrai reprendre mes fers, jusqu'à
» ce qu'un échange légal ou votre vo-
» lonté m'en délivre ». Il se tait, chacun
le plaint et l'admire; le Roi touché, lui
dit : « Allez, jeune héros, vous que je
» voudrois nommer mon fils, allez dire
» à votre père que je consens à ne pas
» appeler l'indignation de l'Europe sur
» une pareille violation du droit des gens.
» Qu'il rende Azélie à ses protecteurs, et
» je lui rends son fils en échange; je dé-
» sire qu'il ne nous force pas, en refu-
» sant cette condition, vous, à douter
» de son amour, et moi, à tirer une ven-
» geance terrible d'un attentat dont je
» veux encore le croire incapable ».

A ces mots, il congédie le jeune Prince
qui, les yeux baissés, la honte et l'in-
certitude dans le cœur, prend seul et

tristement la route de la capitale du Milanais. Louis, pour appuyer sa demande, fait lever le camp, et par une marche forcée, vient dès le lendemain placer ses tentes à la vue des remparts de cette ville.

CHAPITRE VII.

Maximilien, à son arrivée à Milan, se fait conduire au palais de son père, et la visière baissée, il est introduit devant Ludovic : dès qu'il se voit seul avec lui, il ôte son casque, et prenant alors ce front sévère que l'innocence a le droit de montrer devant le crime, il lui adresse ces paroles d'une voix altérée : « Je ne » viens chercher ici, Seigneur, ni mon » maître, ni mon père ; captif, je n'ai » de lois à recevoir que de mes vain- » queurs, et j'ignore si je dois encore » prendre le titre de votre fils. Déjà votre » front irrité m'avertit que ma témérité » vous étonne ; accoutumé jusqu'à ce » jour à une soumission aveugle, mon » audace vous surprend sans doute ; mais » n'avez-vous donc jamais songé qu'il est

» un terme où s'arrêtent les droits d'un
» père sur ses enfans, et que ce terme
» est l'instant où il a perdu leur estime ?
» Je crains, je l'avoue, que nous n'appro-
» chions de ce moment cruel pour tous
» deux. Faut-il, Seigneur, que ce soit
» moi qui vous apprenne jusqu'à quel
» point votre honneur est compromis
» aux yeux de l'Europe indignée ? De
» quelles épithètes odieuses on accom-
» pagne partout votre nom ? De quelle
» rougeur enfin se couvre mon front,
» lorsque ce nom me rappelle que je suis
» la cause, ou plutôt le prétexte des
» horreurs que l'on vous reproche ? Ce
» n'est donc pas sans raison que j'ose
» aujourd'hui vous parler avec tant de
» force ; mon âge, ma qualité de che-
» valier, me donnent le droit de con-
» noître de ce qui intéresse mon honneur;
» et si vous n'êtes point jaloux du vôtre,
» laissez-moi du moins, Seigneur, aller
» loin de vous, loin du monde, expier

» dans une retraite profonde, l'espèce de
» complicité dont on pourroit m'accu-
» ser. Mais, Seigneur, je ne puis croire
» que vous préfériez une honte éternelle,
» un abandon universel, à un glorieux
» repentir qui vous rende à la fois et
» l'honneur, et ce fils qui vous a paru
» digne de tant de sacrifices. Messager de
» paix, j'apporte en ces lieux les propo-
» sitions de Louis; il consent à oublier
» ce que l'enlèvement de sa protégée a
» d'outrageant et de criminel; il offre
» jusqu'à l'échange d'un prisonnier fait
» loyalement, avec une victime de la
» trahison; il me rend enfin à mon père,
» si mon père veut rejeter sur un perfide
» étranger toute la noirceur d'un pareil
» attentat. Jaloux de cacher à tous les
» yeux une négociation si honteuse pour
» vous, il a voulu qu'elle passât par ma
» bouche, et j'avoue que j'ai saisi avec
» empressement cette occasion de savoir
» si je pouvois encore compter sur l'a-

» mour d'un père, ou si étranger désor-
» mais à tous les sentimens de l'honneur
» et de la nature, il vouloit me forcer à
» aller ensevelir ma honte au fond des
» déserts les plus reculés. »

La surprise, la colère, et peut-être le cri intérieur de sa conscience avoient fermé la bouche à Ludovic pendant le discours de son fils; mais la fureur se frayant à la *fin* un passage: « Traître!
» s'écrie-t-il avec violence, c'est avec
» raison que tu renonces au titre de mon
» fils dont tu n'es que trop indigne! Va,
» je ne veux plus voir en toi qu'un sujet
» rebelle, et que le plus cruel de tous
» mes ennemis; fuis, ingrat! Sors de ma
» présence, retourne parmi les brigands
» qui viennent dévaster ta patrie, va
» leur prêter ton bras pour égorger ton
» père; il jouira, perfide, à son dernier
» moment, de te voir attirer sur ta tête,
» la vengeance du ciel, à laquelle sa ma-
» lédiction te dévoue! » Il sort brusque-

ment à ces mots, et laisse le malheureux Maximilien atteré de cette terrible apostrophe.

Le Prince ne voit que trop que tout espoir de conciliation est perdu ; son grand cœur partagé entre l'indignation que lui inspire tant de perfidie, et la pitié qui malgré lui parle encore en faveur de celui qui lui donna le jour, ne sait à quel parti s'arrêter; il veut du moins voir Azélie, et ne pense pas qu'on lui refuse cette faveur ; il la fait donc demander à Ludovic. Mais celui-ci d'abord en proie à la colère, étoit revenu au sang-froid qui n'abandonne guère les grands criminels ; il avoit maudit son fils, mais la présence de ce fils étoit nécessaire à sa politique, son intérêt devoit paroître le but de ses efforts, il pouvoit seul excuser les moyens qu'il employoit pour retenir un trône usurpé, et Ludovic sachant de quel poids sont les apparences aux yeux de la multitude, ne

perdant d'ailleurs pas de vue ses projets contre sa prisonnière, résolut de ne pas laisser retourner Maximilien au camp des Français. Mais comment le retenir? Il sait qu'aucune persuasion, aucun motif ne peuvent le déterminer à une action honteuse; il faut donc employer la force; et qu'importe à Ludovic, pourvu qu'il parvienne aux mêmes fins? L'ordre est aussitôt donné à sa garde, et le jeune Prince saisi à l'improviste, pendant qu'il se croit en sûreté, se voit renfermer dans un donjon du château. Il réclame en vain la foi des traités, il allègue sa parole donnée à Louis. Les farouches soldats n'entendent la voix ni de l'honneur, ni de la loyauté; ils obéissent à leur chef, et leur chef est Straub, à qui Ludovic s'est hâté de confier l'entreprise de son fils, et que son fol amour ne dispose que trop à seconder les projets de l'ambition. Straub, caché sous une épaisse visière, veille à ce que son prisonnier ne puisse

s'échapper, ni même communiquer au-dehors; il l'entoure de gardiens également inaccessibles à la pitié et à la séduction, et lorsqu'il se voit assuré de sa proie, il retourne vers Ludovic, pour délibérer avec lui sur la manière de repousser les attaques que va leur attirer leur double perfidie.

Les deux persécuteurs d'Azélie étoient loin d'être d'accord sur la destinée qu'ils lui réservoient; tous deux se dissimuloient leurs projets, et Straub seul, fort de son ascendant actuel, en développoit une partie. Ludovic plus fin, plus accoutumé à démêler les passions humaines, devinoit facilement le reste, mais se flattoit de pouvoir appeler à son secours l'art funeste qu'il possédoit, et espéroit sortir d'embarras par quelque sanglante catastrophe. C'étoit entre ces deux scélérats que sembloit se débattre l'innocente victime de leurs fureurs: enfermée dans un des appartemens du château,

elle a chaque jour à combattre les témoignages furieux de l'amour de l'un, et les insinuations perfides de l'usurpateur qui prétend mettre sa liberté au prix d'une renonciation en forme à ses droits; à chaque heure du jour elle tremble à la vue de l'un de ses tyrans; chaque heure de la nuit lui retrace dans des songes pénibles les événemens sinistres dont son frère et ses neveux furent dans ce même lieu les déplorables victimes. Sa seule consolation est d'apercevoir du haut de la tour, où elle peut se promener, les pavillons flottans de ceux dont elle espère au moins vengeance, car échapper vivante à ses fers lui paroît être impossible. Straub, qui crut reconnoître que cette vue affermissoit son courage, fit changer sa promenade, et on lui permit d'aller respirer quelques heures dans un petit jardin inculte, entouré de toutes parts d'énormes fossés. Un soir que délivrée enfin de son farou-

che amant, elle se livroit avec plus d'amertume à des réflexions pénibles, le son d'un luth touché par une main savante, la tira de sa rêverie, et bientôt elle entendit une voix douce chanter ces paroles sur un air plaintif et tendre :

O toi ! bienfaisante espérance,
Dernier soutien des malheureux,
On peut souffrir avec constance,
Quand on t'adresse encor des vœux !
Mais que ferai-je de la vie ?
Il ne me reste qu'à gémir.
J'eus un père, hélas ! une amie !
J'ai tout perdu ; je dois mourir !

Parmi les grands noms que la Gloire
Grave d'un immortel burin,
Dans les annales de l'histoire
J'aurois pu voir placer le mien ;
Mais que font la gloire et la vie,
A qui ne peut plus que gémir ?
J'eus un père, hélas ! une amie !
J'ai tout perdu ; je dois mourir !

Des nœuds les plus remplis de charmes,
De tous les tendres sentimens
Je n'ai connu que les alarmes,
Et recueilli que des tourmens.
Qu'espérer encor de la vie ?
Il ne me reste qu'à gémir.
J'eus un père, hélas ! une amie !
J'ai tout perdu ; je dois mourir !

Et toi qui de ma destinée
Partageas toute la rigueur,
Puissé-je, jeune infortunée,
Du sort épuiser la fureur ?
En exhalant ici ma vie,
Je ne conserve qu'un désir,
C'est qu'en me perdant, Azélie
Ne perde pas mon souvenir.

La jeune Duchesse étoit demeurée immobile aux premiers accens d'une voix trop connue, mais elle ne put supporter la tendre invocation de la dernière strophe, et ses forces l'abandonnant, elle s'évanouit sur le banc où elle étoit assise,

en poussant un gémissement plaintif qui alla retentir jusqu'au cœur du malheureux Maximilien. Ce Prince, car on se doute bien que c'étoit lui, ne put se savoir si près de son amante sans chercher à la voir, à lui parler un moment : c'est en vain, la hauteur des croisées, l'épaisseur des barreaux, s'opposent à ses entreprises et le forcent à renoncer à tout espoir. Cependant la fraîcheur de la nuit, et des secours inattendus, rendent Azélie au sentiment et à l'existence. Quel est son effroi lorsqu'elle se voit entre les bras d'un soldat Italien, qui la soutient et cherche à la ranimer? Elle ne doute pas que l'état dans lequel vient de la plonger la voix de son amant, ne prouve à ses tyrans qu'elle l'a reconnu et qu'elle ne soit dorénavant privée de toute communication extérieure. Cependant en considérant plus attentivement la figure de son gardien, elle ne lui trouva pas ces traits

durs et féroces qui distinguent les satellites de l'usurpateur. Elle croit même avoir vu rouler des larmes dans ses yeux, et elle conçoit l'espoir de l'intéresser assez à ses peines, pour qu'il ne se rende pas son délateur. Elle se décide donc à lui parler ainsi : « O vous qui me donnez » de si charitables secours, quel intérêt » vous parle en ma faveur, et vous ins- » pire cette pitié dont mes larmes peu- » vent seules vous payer ? Ne craignez- » vous pas qu'elle vous compromette aux » yeux de vos supérieurs? Ah! si cela est, » hâtez-vous de reprendre vos sévères » fonctions, ou plutôt allez me dénoncer » au tyran qui m'opprime, afin que res- » serrant encore mes liens, il accélère le » moment où la mort doit enfin m'en » délivrer à jamais! » — « Moi, vous » dénoncer, Princesse ! répond le soldat » d'une voix émue ; plutôt souffrir mille » supplices ! Non ! espérez plutôt un » autre terme à vos peines ; l'heure n'est

» pas propice pour une plus longue con-
» versation qui pourroit peut-être éveiller
» les soupçons ; mais trouvez-vous à cette
» même place, au commencement de la
» troisième nuit qui suivra celle-ci, et
» j'espère vous prouver qu'il est encore
» des cœurs sensibles et reconnoissans,
» prêts à tout entreprendre pour vous
» servir, et vous sauver ? » Il dit, et retourne à son poste, laissant Azélie, qui étonnée, incertaine, regagne à pas lents sa prison, sans oser ni embrasser un trop flatteur espoir, ni se laisser aller au découragement.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

JAMAIS trois journées n'avoient paru si longues à la timide amante du jeune Sforce; n'osant plus se risquer à descendre au jardin, de peur qu'on ne la surprît fixant trop attentivement la fenêtre du donjon, elle craint à chaque instant que quelqu'ordre nouveau ne lui interdise cette promenade avant le terme marqué par les promesses qu'on lui a faites : d'un autre côté ces promesses mêmes lui sont suspectes. Peut-être cette sensibilité qu'on lui a témoignée cache quelque piége ; peut-être ne paroît-on vouloir la servir que pour lui fermer les yeux sur quelque trahison ? Le malheur la rend défiante, et cette âme si belle et si pure, a appris enfin à supposer le mal, à force d'avoir été victime de sa confiance.

Ce troisième jour si long-temps attendu, est enfin arrivé ; la nuit va bientôt couvrir la terre, et ses ténèbres peuvent également voiler les attentats du crime, et cacher la marche timide de la vertu persécutée. Azélie hésite encore à se rendre au bosquet indiqué, c'est surtout pour son amant qu'elle tremble : elle connoît tout ce que peut oser Straub, pour la forcer de se rendre à ses désirs. Cependant la voix tremblante et émue du soldat revient à sa pensée, lui conseillant l'espérance, et lui promettant protection. Cette protection est bien foible, à la vérité ; mais la Providence ne se sert pas toujours d'un des puissans de la terre pour manifester sa volonté, et si par sa faute, par une timidité malentendue, elle manquoit l'occasion de retrouver ses protecteurs, peut-être de sauver son amant ! .... Cette idée la décide, et s'armant de résolution, elle prend enfin la route du bosquet

où doivent se décider ses destinées.

L'astre des nuits voiloit de quelques légers nuages son disque argenté, le souffle du zéphyr agitoit seul le feuillage, et dans le calme universel, on n'entendoit que les pas de la sentinelle qui se promenoit sur le rempart. Azélie s'approche en tremblant, cherchant à reconnoître le soldat protecteur qui devoit lui porter secours et consolation : cachée par un buisson, elle craignoit que le moindre bruit ne la décelât à quelqu'autre, lorsque la marche de plusieurs personnes l'avertit qu'on alloit relever les postes, et elle n'eut que le temps de se retirer sous les arbres les plus touffus. A peine les pas des hommes d'armes eurent-ils cessé de se faire entendre dans le lointain, qu'au froissement des branches, au craquement du sable, elle comprit qu'on venoit vers elle. Tremblante, elle écoute, et n'ose ni fuir ni avancer, ses genoux fléchissent, et la

terreur s'emparant de ses sens, elle est prête à se retirer, lorsqu'un guerrier, sous la simple armure d'un soldat, se précipite à ses pieds. Surprise et presqu'offensée, la Princesse se lève avec effroi : « Ne fuyez pas, lui dit une voix qu'elle » a peine à reconnoître dans le tumulte » de ses esprits; demeurez, belle Azélie, si » vous ne voulez pas que je meure ; ou » plutôt ayez pitié de vous-même, et » profitez du secours que la Providence » nous envoie, pour fuir loin de ces fu» nestes lieux. » Azélie presqu'inanimée, n'a que la force de s'appuyer sur le bras de celui qui lui parle, en balbutiant le nom de Maximilien. « Oui! c'est moi, » chère Princesse, c'est moi que le sort » destine enfin à vous sauver, ou à périr » près de vous ; mais surtout reprenez » vos sens : il seroit imprudent de vous » raconter ici par quel miracle vous me » voyez à vos pieds ; un ami que le ciel a » suscité pour notre délivrance, nous

» attend pour achever son ouvrage : ne
» perdons pas de temps, venez, et dans
» peu nous braverons nos communs en-
» nemis. » A ces mots, il entraîne Azélie
qui s'est ranimée par le désir de sauver
son amant ; ils rejoignent sur le rempart
le brave soldat qu'elle reconnoît aisé-
ment, et suivant dans le plus profond
silence les pas de ce guide dévoué, à la
faveur d'un flambeau de résine qu'il al-
lume, ils descendent par une rampe dé-
gradée dans un souterrain humide et
fangeux, qui semble devoir les conduire
jusque dans les entrailles de la terre. La
main d'Azélie tremble dans celle de son
conducteur ; il se retourne, la regarde,
et l'obscure lueur du flambeau faisant
ressortir encore la pâleur de son front,
il semble à Maximilien que sa malheu-
reuse amie n'aura jamais la force de les
suivre ; il propose de s'arrêter : *Non*,
s'écrie-t-elle aussitôt, *non, fuyons !* Et
toute l'horreur de son sort, si elle venoit

à retomber entre les mains de ses tyrans, se retraçant à son imagination, elle précipite sa course, et entraîne elle-même le Prince loin des dangers qu'elle redoute. Enfin une foible clarté, et le terrein s'élevant et devenant plus solide, leur font espérer de revoir bientôt la lumière des cieux; leur guide lui-même semble se féliciter de sortir de cette route tortueuse et difficile. En effet, ils atteignent l'issue du souterrain, et se trouvent enfin en liberté dans la campagne aux pieds des remparts extérieurs de la citadelle de Milan : l'air embaumé qu'elle respire, la fraîcheur de la nuit, le calme qui l'environne, rendent le courage et la force à la jeune fugitive, et lui font presqu'oublier qu'elle n'est pas encore en sûreté. Mais son amant, qui connoît à présent tout ce qu'il a à craindre de son père, sachant qu'un long intervalle les sépare encore des tentes françaises, regrette que leur fuite préci-

pitée n'ait pas permis de faire préparer des coursiers qui leur eussent épargné des fatigues et des dangers. Le brave Italien les a prévus en partie : à moitié de la route est, dit-il, un bois épais dont les buissons impénétrables et les sombres détours les abriteront, s'ils peuvent le gagner sans être atteints, et permettront à la Princesse de prendre quelques heures de repos. Toute la partie de la plaine au-delà du bois étant fréquentée par les patrouilles françaises, il ne s'agira plus que d'en découvrir une qui puisse les prendre sous sa protection, et ils n'auront plus à redouter ni Straub ni Ludovic. Ce plan paroissant le plus sûr, les fugitifs pressent leur marche pour gagner avant l'aurore le bois qu'ils aperçoivent devant eux ; leur silence, leurs fréquens regards en arrière attestent leur inquiétude; bientôt en effet elle redouble par les clameurs et le son du béfroi, qui annoncent à Milan l'évasion des intéressans prison-

niers. A la lueur des torches étincelantes dans l'obscurité, ils peuvent suivre la marche des soldats chargés de les poursuivre. Heureusement ils touchent au bois qui doit leur prêter un abri tutélaire, et sous ses voûtes profondes, Azélie, la malheureuse Azélie va trouver un lit de gazon pour se reposer d'une marche précipitée, et un ruisseau limpide pour apaiser la soif qui la dévore. Maximilien plus tranquille, dans la certitude qu'aucun homme armé ne peut pénétrer dans cet épais fourré, l'engage à se livrer au sommeil, tandis qu'ils veilleront pour elle; mais la Princesse, sûre de ne pas le trouver dans l'inquiétude où elle est, désire savoir quel est son sauveur, par quel dévouement inconcevable un soldat de ses persécuteurs a entrepris leur délivrance, et Maximilien, curieux lui-même, exige ce récit du brave soldat qui les satisfait en ces termes :

« Je ne suis pas étonné, Princesse, si

» vous ne reconnoissez pas en moi celui
» que dans vos jeunes années vous avez
» eu pour défenseur et pour premier
» appui : ma mère, la bonne Clara, vous
» a nourrie de son lait, et lorsqu'absente
» elle étoit forcée de détourner un mo-
» ment de vous ses yeux maternels, c'é-
» toit à moi seul qu'elle remettoit le
» soin de la remplacer et de veiller sur
» vous. Qui m'eût dit, hélas ! que ce
» soin si doux alors me deviendroit un
» jour si pénible ? Qui m'eût dit que
» celle que je plaçois alors dans mon
» imagination sur un des premiers trônes
» de la terre, sur la puissance de qui je
» fondois toutes mes espérances, pour-
» suivie, persécutée, se verroit un jour
» forcée de recourir à moi pour se sous-
» traire à l'infamie ou à la mort ? Ma
» mère, comblée des bienfaits de ses maî-
» tres, ne crut pouvoir mieux les re-
» connoître qu'en me destinant au mé-
» tier des armes ; moi-même j'embrassai

» avec ardeur cette noble profession,
» dans l'espoir qu'en m'y distinguant,
» je pourrois passer un jour à votre ser-
» vice. Le départ de votre illustre frère
» seconda bientôt mes inclinations; le
» jeune duc de Milan me conduisit en
» France avec lui, et daigna m'hono-
» rer de sa confiauce : j'eusse été au
» comble de mes désirs, si les fréquens
» voyages que je fis alors pour porter à
» Ludovic les ordres de mon maître, ne
» m'eussent forcé à vous perdre de vue.
» Cette correspondance servit à faire naî-
» tre en moi de violens soupçons sur les
» intentions du Régent qui chercha même
» à me gagner; mais voyant trop à qui
» il avoit affaire, il fut trop adroit pour
» se compromettre, et je ne pus lire
» que dans ses regards les sinistres pro-
» jets qu'il formoit contre son neveu.
» J'osai faire entrevoir mes craintes au
» trop confiant Galéas, mais j'en fus
» si vivement repris, il me parut telle-

» ment prévenu que toute sa méfiance
» devoit se porter sur un autre point,
» que je me vis contraint de me taire,
» et d'attendre que le temps confirmât
» ou détruisît mes pressentimens. Un
» événement qui arriva alors, vint servir
» à me rendre plus suspect de partialité
» contre le Régent: on sait qu'il ne con-
» nut jamais d'obstacles ni de retard
» dans l'accomplissement de ses bouil-
» lans désirs. Ma mère, qui mourut
» pendant mon absence, lui fit deman-
» der sa protection pour ma jeune sœur
» qu'elle laissoit orpheline et sans appui.
» Fatale demande! le tyran (pardon-
» nez, Prince, ce mouvement d'une fu-
» reur trop légitime:) apprend que la
» malheureuse Aurélie, c'étoit le nom
» de ma sœur, étoit citée pour quel-
» que beauté; aussitôt il veut la voir,
» et profitant de sa jeunesse, usant tour
» à tour de son pouvoir et d'artifices in-
» fâmes, il parvient à la séduire, à la

» déshonorer, et l'abandonne bientôt au
» désespoir et aux remords qui ne tar-
» dèrent pas à la conduire au tombeau.
» Instruit trop tard de ses desseins, j'ar-
» rivai pour recevoir les derniers soupirs
» de la victime; en vain je voulus deman-
» der justice à mon Prince; le malheu-
» reux Galéas descendoit lui-même dans
» le tombeau creusé par sa crédulité;
» obsédé dans ses derniers momens par
» ceux qui avoient tant d'intérêt à ca-
» cher à tous les yeux la cause de sa mort,
» ses fidèles serviteurs étoient éloignés,
» sous différens prétextes, et quelques
» paroles indiscrètes échappées à ma pre-
» mière fureur, me firent écarter plus
» exactement que tout autre : il mourut
» enfin, et je ne prévis que trop le sort
» de ses enfans et de tout ce qui lui avoit
» été cher. Votre séjour en France vous
» mettoit du moins à l'abri des coups
» de son assassin; persuadé qu'il lui suffi-
» soit, pour me haïr, de m'avoir fait la

» plus cruelle injure, je résolus de me
» soustraire à sa malveillance, en re-
» tournant me cacher dans l'obscurité
» près du tombeau de ma mère et de ma
» malheureuse sœur : je ne pus voir ces
» lieux chéris sans verser des larmes
» amères, sans songer à vous surtout,
» Madame, aux jours heureux de votre
» enfance, et dans ce temps encore, je
» ne désespérois pas de les voir renaître.
» Vaine attente, hélas ! combien je me
» suis trompé ! long-temps je restai
» spectateur indifférent des événemens
» de la guerre ; mais lorsqu'elle vint dé-
» soler nos foyers, et menacer la terre
» où reposoit la cendre des objets de
» mon culte et de ma vénération, je crus
» devoir m'armer au moins pour les dé-
» fendre, et je rentrai sous un nom
» supposé dans la garde même du ty-
» ran ; je faisois depuis quelque temps
» partie de la garnison du château, lors-
» que vous y arrivâtes captive. Je ne

» puis vous peindre tout ce que je souffris
» en vous voyant entre les mains de celui
» que je connoissois pour le plus cruel
» ennemi de votre famille ; je jurai dès-
» lors de vous sauver, ou de périr en le
» tentant ; toutes mes vues, toutes mes
» idées se fixèrent vers ce but unique.
» J'avois depuis long-temps connoissance
» de la route souterraine que nous ve-
» nons de parcourir ; je n'étois plus em-
» barrassé que de vous entretenir sans
» témoins, et surtout sans vous effrayer,
» lorsque l'approche de l'armée fran-
» çaise engagea vos persécuteurs à vous
» interdire l'accès du donjon, et à vous
» permettre la promenade du jardin. Ce
» changement favorisoit mon plan, au-
» quel vous sembliez seule mettre obs-
» tacle en rentrant avant que les ombres
» de la nuit me permissent de vous ap-
» procher ; enfin je crus être parvenu
» au comble de mes vœux, le soir que
» je vous vis retenue plus tard que de

» coutume par la voix plaintive du
» Prince ; mais votre évanouissement
» vint encore retarder ma confidence,
» et me faire comprendre qu'il falloit le
» sauver aussi, si je voulois vous faire
» consentir à me suivre. Je vous de-
» mandai donc trois jours, et j'avoue
» qu'en les demandant, je ne croyois
» pas réussir en si peu de temps, à rem-
» plir ma promesse et à réaliser votre
» espérance. Le hasard est venu à mon
» aide ; il y a deux jours, pendant que
» j'étois de garde à la porte du Prince,
» et que je réfléchissois à la manière dont
» je pourrois parvenir jusqu'à lui et le
» prévenir, le terrible Ludovic vint le
» visiter, sans doute pour savoir si sa
» constance ne commençoit pas à s'é-
» branler : les clefs posées sur la porte
» furent pour moi un coup de lumière ;
» bravant le péril que je pouvois courir
» en étant surpris, je profitai adroite-
» ment de ma position pour en prendre

» l'empreinte, et bientôt j'en possédai
» de pareilles. Certain désormais de la
» réussite, j'ai proposé hier soir à un de
» mes compagnons de le remplacer dans
» ce poste, il a accepté, et je n'ai pas
» tardé à délivrer le Prince et à le guider
» vers vous. Voilà, Madame, le récit que
» vous avez exigé. Vous voyez qu'en
» vous sauvant, je n'ai fait que remplir
» un devoir, qui satisfait également et
» ma reconnoissance pour vous, et mon
» juste ressentiment contre le meurtrier
» d'Aurélie; vous voyez que je ne risque
» à votre service qu'une vie qui me se-
» roit à charge, si je ne pouvois vous la
» consacrer désormais. »

Il se tait à ces mots, et la compatissante Azélie, dont les larmes ont attesté la sensibilité à plusieurs endroits de sa narration, le remercie d'une voix émue de ce qu'il a fait pour elle et pour son amant; le Prince lui-même s'attendrit sur les malheurs qu'a causés son père,

et lui promet de les réparer autant que la fortune le lui permettra. Le brave soldat baise tour à tour leurs mains qu'il mouille de pleurs, et tous trois oublient un moment et les peines qu'ils ont éprouvées, et celles qui les menacent encore.

CHAPITRE IX.

Cependant la journée s'écouloit avec rapidité, et jusqu'alors aucune découverte fâcheuse n'avoit altéré la tranquillité des fugitifs. Maximilien, toujours inquiet pour ce qu'il aime, voudroit s'assurer si ce calme n'est point trompeur, et si les avenues du bois ne sont pas occupées par leurs ennemis, parmi lesquels il redoute surtout de trouver son père. Le frère d'Aurélie s'offre à aller à la découverte, mais la Princesse s'y refuse, sa sévère pudeur s'oppose à ce qu'elle reste seule avec son amant; celui-ci veut aussi partir, mais son amie alarmée ne peut consentir à lui laisser braver des dangers qu'elle ne partage pas. Il faut donc se résoudre à sortir ensemble du bois, avant que la chute prochaine

du jour ne les empêche de distinguer leur route. Ils avancent donc avec prudence, prêtant l'oreille au moindre bruit : souvent le cri d'un oiseau, le murmure d'une source qui fuit sous le gazon, le frémissement de la feuille qui tombe, les arrêtent ou les intimident ; leur marche incertaine et tortueuse se prolonge, et ce n'est qu'après mille fatigues, et lorsque Phébé brille déjà dans les cieux, qu'ils parviennent à la lisière du bois. C'est alors qu'ils aperçoivent que l'obscurité et les détours qu'ils ont faits, les ont écartés de leur première direction, et qu'il leur faut remonter, en le cotoyant, un des côtés du taillis dont ils sortent, avant de découvrir les feux des premiers postes français. Azélie cherche en vain à cacher la fatigue qu'elle éprouve. Son amant ne la devine que trop, et souffre doublement en songeant à ce qui lui reste à supporter encore. Il veut l'encourager, la secourir, et lui-même sent ses forces

prêtes à l'abandonner : cependant ils vont bientôt atteindre un des angles du bois formé par la route qui le traverse ; ils sont sur le point de le tourner, lorsqu'un léger bruit se fait entendre derrière les arbres touffus qui les sépare encore du grand chemin, et leur présage ou un imminent danger, s'il vient de leurs ennemis, ou le terme de leurs maux, s'il est produit par quelque parti français. La crainte a glacé leurs sens, et suspendu jusqu'au sentiment de leurs souffrances. Le brave Italien s'arrache le premier à cet état d'anxiété et d'incertitude, il se glisse doucement le long du feuillage, et cherche à s'assurer s'ils ont affaire à des amis ou à des ennemis. Mais à pei est il éloigné de l'espace que peut parcc urir une flèche lancée par un robuste archer, qu'il se sent saisir par vingt bras qui le menacent d'une mort certaine, s'il profère une seule parole. A cet instant, il connoît dans quel péril

sont tombés les deux illustres infortunés dont il a vainement tenté la délivrance, il voit qu'il s'est perdu avec eux; mais sa mort peut encore leur être utile, peut-être pourront-ils regagner ce bois tutélaire qu'ils se sont trop hâtés de quitter; il n'hésite plus: « Fuyez, ce sont » vos ennemis, » s'écrie-t-il d'une voix forte, et soudain, percé de mille coups, il tombe en murmurant le nom d'Azélie et de sa malheureuse sœur.

A ce cri, Maximilien, rappelé à lui par la présence du danger, enlève sa compagne à demi-morte entre ses bras, et précipite sa marche vers le fourré protecteur; mais à un signal convenu, les soldats de Ludovic en occupent toutes les avenues, et lui présentent la pointe de leurs dards. Il cherche alors à gagner la plaine chargé toujours de son précieux fardeau; inutiles efforts, son père et Straub, ardens à sa poursuite, l'ont bientôt atteint, et fait environner par leurs

satellites. Maximilien, sans armes, frémit de rage, et se voit réduit à recourir à la prière; déjà il fléchit le genou devant son père, il va l'implorer, non pour lui, mais pour celle qu'il serre toujours contre sa poitrine, et que la mort semble avoir déjà saisie; mais le furieux Ludovic n'est pas disposé à se livrer à la pitié. Outré de l'audace de son fils, sentant d'ailleurs qu'il n'est pas en sûreté aussi loin des postes de sa capitale, il ne veut rien écouter, ordonne qu'on sépare ses deux captifs, et confiant Maximilien à la vigilance du chef des Suisses, il se charge lui-même de veiller sur la Princesse, qu'il place près de lui sous la garde d'un de ses affidés. Il se hâte alors de regagner la grande route, et déjà il sourit à la réussite de sa recherche; mais le ciel qui, s'il frappe quelquefois tardivement les grands scélérats, ne les frappe que plus sûrement, le ciel préparoit à la malheureuse Azélie, et à son amant au déses-

poir, un secours inattendu. Bayard, qui jamais ne repose, lorsqu'il s'agit de servir sa patrie et son Roi; Bayard, cette nuit même, avoit voulu éclairer les travaux des assiégés. A la tête d'une troupe d'élite, il avoit tourné le bois qui séparoit le camp de la ville, et après avoir fait, sans être troublé, les reconnoissances dont il avoit besoin, il retournoît sur ses pas par la route la plus directe et la plus courte. Toujours précédé de quelques coureurs, il fut prévenu qu'une forte troupe ennemie traversoit en ce moment le bois, et paroissoit conduire des prisonniers: aussitôt le grand cœur du Héros lui fait désirer de les délivrer, et Bayard ne peut tranquillement voir mener captifs ceux qu'il croit ses compatriotes. Il fait donc ses dispositions pour combattre, et séparant sa troupe en deux, pour garnir les deux côtés du chemin, il se prépare à cerner les ennemis de manière à ce qu'aucun ne lui échappe. Ses soldats, conduits

par le Héros de la France, ne s'informent pas même du nombre de ceux qu'ils ont en tête, et comptent sur une victoire assurée.

Ludovic et Straub, trop occupés de leurs secrets desseins, ont négligé cette fois les précautions commandées par la prudence et le grand art de la guerre ; ils marchent sans éclaireurs, presqu'en désordre ; déjà ils débouchent du bois, et revoient les remparts de Milan, lorsque le cri de guerre des Français retentit soudain autour d'eux, et qu'ils se voient environnés de toutes parts, par une troupe nombreuse dont le chef les somme de se rendre. A ce cri terrible, le jeune Sforce se relève et sent renaître une foible espérance, Azélie elle-même reprend l'usage de ses sens, et le nom de Bayard répété par ses gardiens effrayés lui apprend quel défenseur le ciel lui envoie. Déjà elle tend vers lui ses foibles bras, quand Luvodic, prenant subitement un

parti

parti que lui suggère l'imminence du danger, s'élance au-devant des lances françaises en se faisant suivre par le soldat chargé de sa captive. Parvenu à portée des premiers rangs de manière à en être entendu, il la fait placer à ses côtés, et tirant de sa ceinture un poignard qu'il fait briller sur le sein d'Azélie : « Guer-
» riers! s'écrie-t-il d'une voix terrible,
» voici celle qui sert de prétexte aux ra-
» vages que vous exercez dans mes Etats,
» je pourrois la condamner à la mort sans
» doute; comme son souverain, j'en ai le
» droit incontestable ; mais loin de moi
» ces exécutions sanglantes qui répu-
» gnent à mon cœur, lorsqu'elles ne
» sont pas absolument nécessaires à la
» sûreté de ma couronne. Sa captivité
» peut me suffire; mais je ne peux con-
» sentir à la voir sortir de mes mains :
» laissez-moi donc continuer tranquille-
» ment ma marche avec elle. Rentré
» dans les murs de ma capitale, j'engage

» ma parole de respecter ses jours, et de
» laisser aux événemens ultérieurs de la
» guerre, à décider entre nous. Mais si
» vous cherchez à profiter en ce moment
» de la supériorité du nombre pour m'en-
» lever ma prisonnière, je jure que ce
» fer ne la laissera pas tomber vivante
» en votre pouvoir; Français, Cheva-
» liers, c'est vous qui l'assassinerez ! »

A ces paroles trop conformes au caractère de celui qui les prononce, au fer qui brille dans les mains du barbare, Bayard, les Français ont frémi de crainte et d'horreur; Straub lui-même redoute le dénoûment de cette horrible scène. Mais qui pourroit peindre l'état du malheureux Maximilien ? Il veut s'élancer entre son père et son amante, vingt bras s'unissent pour le retenir; il se débat en vain contre tant d'oppresseurs; il ne peut même réussir à se faire entendre, sa voix altérée par la crainte ne profère que des sons inarticulés, ses yeux fixés sur

le fer menaçant semblent par leur imperturbable attention vouloir en arrêter l'effet, ou le détourner au moins sur lui-même. Bayard cependant indécis, est prêt à ordonner la retraite : sa grande âme étonnée de l'énormité du forfait, va sacrifier l'amour de la gloire à la crainte d'en devenir pour ainsi dire complice. Soudain une flèche partie du milieu de l'escadron français frappe le fier Ludovic au milieu de la poitrine, on le voit chanceler sous l'atteinte ; mais conservant toute sa présence d'esprit, ou plutôt la fureur redoublant sa rage, il plonge à deux fois le fer acéré dans le sein palpitant de la malheureuse Azélie, et tombe auprès d'elle, étendu sur l'arène. Au cri de la victime, à la chute du tyran, les deux partis répondent en se précipitant l'un sur l'autre; des deux côtés, *vengeance* est le cri de ralliement. Straub et ses soldats oublient jusqu'à leur prisonnier que le sentiment de l'exis-

tence a abandonné dès l'instant où le fer a frappé son amante : ce n'est plus l'amour de la gloire qui transporte chefs et soldats, c'est une fureur aveugle qui leur fait mépriser et braver la mort dans l'espoir de la donner. Mais dans cette sanglante mêlée, c'est surtout le grand Bayard dont on remarque les exploits; tout cède au tranchant de sa redoutable épée; le Héros a oublié pour la première fois ce sang froid, cette valeur tranquille qui l'ont toujours distingué : il se livre à l'horreur que lui inspire le forfait qui vient d'être commis à ses yeux, et tout entier à la vengeance, il n'en est que plus terrible. Straub de son côté, blessé dans toutes les affections de son cœur, perdant d'un même coup et son ami, et celle dont les appas avoient fait sur son cœur une si forte impression, en fait porter la peine à tous les Français qui osent lui résister, et la victoire balance entre les deux partis, lorsque les chefs

se rencontrent enfin au milieu du carnage, et sur la place même où gissent encore Ludovic et l'infortunée sœur de Galéas. Straub le premier a reconnu Bayard ; en ce moment sa tête s'exalte, et fier de se mesurer avec celui dont il envie depuis long-temps la réputation, à qui il croit devoir attribuer la défaite de son armée, il élève la voix et le provoque *ainsi* au combat : « Fameux » Bayard, dit-il, cessons d'immoler de » vulgaires victimes à ceux dont tu as » causé la mort; viens, si tu l'oses, satis-» faire toi-même à leurs mânes, et sur-» tout recommande, crois-moi, ta vie » à l'adresse de tes archers. » A cet outrage qu'il méprise, Bayard ne daigne répondre qu'en s'élançant dans l'espace que laissent aussitôt à leurs chefs les soldats attentifs à l'issue de ce combat; il jette en passant un regard sur le front décoloré de la malheureuse Princesse ; il voit le funeste poignard encore en-

foncé dans la profonde blessure, et jure de la venger. La poussière vole au loin sous les pas des deux coursiers écumans; leurs maîtres se chargent avec furie au milieu de la carrière, et leurs fortes lances, semblables à deux fragiles roseaux, se brisent en éclats entre leurs mains; tous deux sans être ébranlés, reviennent impétueusement l'épée haute. Straub plus âgé, plus robuste, a l'air d'un de ces fameux géans qui firent trembler l'Olympe. Bayard plus jeune, plus agile, ressemble au Dieu de la guerre; les boucliers, les casques résonnent sous leurs coups multipliés; les armures sont déjà brisées, mais le sang ne coule pas encore. Straub le premier réussit à rougir les armes de son adversaire. Son glaive, dans une passe, a tranché les courroies qui retiennent un des cuissards, et descendant le long de la cuisse, marque sa route d'une trace sanglante : mais Bayard insensible à la douleur, profite de ce mou-

vement qui le découvre pour riposter par une plus dangereuse atteinte, et dirigeant la pointe de son glaive entre la visière et le gorgerin, l'y fait pénétrer de trois doigts. Le sang jaillit avec violence, et le fier Straub sent trop que la victoire lui échappe : la rage en cet instant double ses forces ; il saisit à deux mains sa redoutable épée, revient comme la foudre sur le chevalier français qui veut en vain l'esquiver, et déchargeant sur son casque le coup le plus violent qu'il ait peut-être jamais reçu, le cimier, le casque, sont partagés ; et c'en étoit sans doute fait de Bayard, si le glaive brisé par cet effroyable coup, n'eût plus laissé entre les mains du chef des Suisses qu'un inutile tronçon. Le courage du moins ne lui manque pas ; il presse Bayard étourdi, il le frappe à coups redoublés de cette poignée encore redoutable dans ses robustes mains. Déjà les Français s'inquiètent, les Italiens espè-

rent, mais les forces de Straub s'écoulent avec son sang, il sent que son bras s'affoiblit et ne porte plus que des coups mal assurés. Il va tenter un dernier effort, déjà il menace la tête désarmée de son adversaire, lorsque celui-ci reprenant ses sens, s'aperçoit du danger qu'il court, et couvrant sa tête de son bouclier, il se précipite sur Straub affoibli, l'étreint fortement dans ses bras nerveux, et l'arrachant enfin des arçons, le renverse expirant sur l'arène. La chute du fier Helvétien est un nouveau signal de carnage, les Français s'élancent avec de grands cris sur leurs ennemis découragés, qui sans chef désormais ne songent plus qu'à regagner la ville dans le plus grand désordre. Bayard défend qu'on les poursuive, des soins plus importans réclament toute son attention. Il fait relever Ludovic et Straub qui respirent encore; lui-même aide à enlever le corps inanimé de la déplorable héritière des

Sforces ; mais bientôt uu autre objet presqu'aussi attendrissant vient partager ses soins, et exciter de nouveaux regrets ; c'est l'infortuné Maximilien qu'on a trouvé sans sentimens et presque sans vie. Bayard conçoit toute l'étendue de son malheur, il ne tente pas de lui rendre la connoissance qui ne seroit pour lui que le sentiment de ses maux, mais il le fait placer sur un brancard loin des objets qui peuvent lui rappeler de funestes souvenirs ; et après avoir souffert qu'on pansât sa légère blessure, il reprend à la tête de ce lugubre convoi le chemin du camp français.

Les premiers rayons du jour commençoient à dorer l'horizon, lorsque Bayard parvint aux premiers postes de l'armée ; bientôt tout le camp est instruit de l'événement de cette nuit désastreuse. Le Roi, à qui l'on s'empressa d'en rendre compte, ne voulut pas que la Reine apprît par d'autres que lui la catastrophe de ses

protégés, et tous deux se livrèrent aux plus vifs regrets, sans que la prise si intéressante de Ludovic y mêlât quelqu'adoucissement. Tous deux résolurent d'employer tous les moyens pour chercher à consoler son malheureux fils, et le Roi se rendit au-devant du brave chevalier auquel il vouloit témoigner sa reconnoissance; il ne tarda pas à rencontrer le triste cortége que suivoit une partie de l'armée : à l'aspect de Louis, Bayard fit approcher ses deux prisonniers, pour les présenter à son maître.

Straub touchoit à son dernier moment, et ne conservoit presque plus de connoissance; mais Ludovic, atteint moins profondément, avoit gardé toute la sienne, et cachant sous un air sombre et farouche les remords poignans d'un crime devenu inutile, sembloit ne s'occuper que foiblement de ce qui se passoit autour de lui. Louis voulant se délivrer de l'horreur qu'inspiroient ces

deux perfides, ordonna qu'ils fussent transportés chacun dans une tente séparée où tous les secours leur seroient prodigués; et débarrassé de ce que prescrivoit son humanité, il n'écouta plus que son cœur, en embrassant Bayard, en faisant préparer les plus magnifiques obsèques pour celle qu'il se plaisoit à nommer sa fille, et en veillant lui-même aux soins que l'on prenoit du jeune Sforce. Ce Prince ne donnoit encore aucun signe de vie, et les médecins appelés par le Roi ne savoient plus que penser d'une aussi longue léthargie, lorsque vers le soir il ouvrit enfin les yeux, et regardant autour de lui, il aperçut près de son lit, la bonne Reine qui épioit l'instant où il seroit en état de profiter de ses secours et de ses consolations. Sa présence, hélas! fit sur l'infortuné Prince un effet bien contraire à son espérance; dès qu'il la voit, le cours de ses idées suspendu par son long évanouissement,

lui retrace en un moment les événemens dont il vient d'être le témoin et la victime ; sa captivité, sa fuite, l'apparition de Bayard, tout, jusqu'au cri terrible qui lui annonça la chute de son amante, vint de nouveau porter le trouble et la terreur dans son imagination affoiblie ; et si, comme la première fois, ce choc tumultueux ne le prive pas du sentiment et de l'existence, il attaque alors le siége de la raison, et semble devoir l'en bannir pour toujours. De cet instant, l'œil fixe et hagard, Maximilien ne reconnoît plus, ne distingue plus personne ; aucune sensation ne vient altérer l'éternelle immobilité de sa physionomie mélancolique, il ne vit plus, il végète comme la plante ; sa santé, au lieu de s'affoiblir, se consolide, et aucun des événemens qui se passent autour de lui, la prise de Milan, l'occupation de toute l'Italie, la destruction de son trône, ne lui causent la moindre

émotion ; objet perpétuel de pitié pour ses généreux protecteurs, tout l'art de la médecine vient échouer contre cet état d'insensibilité, et si quelquefois au nom d'Azélie, prononcé par la Reine, une larme un instant obscurcit ses yeux, ils reprennent bientôt leur premier éclat ; ainsi de légers nuages, qui dans un beau jour d'été voilent momentanément le disque de l'astre de la lumière, se dissipent aussitôt, et ses rayons dégagés n'en paroissent que plus brillans.

Cependant le fier Ludovic avoit survécu à Straub, à sa puissance et à ses crimes ; abandonné par tous les Princes de l'Europe, que ses attentats avoient rendus insensibles à sa chute, Louis avoit cru devoir non-seulement le punir comme un rebelle et un usurpateur, mais encore venger par un châtiment exemplaire et moins barbare que lui, les victimes nombreuses immolées à son ambition et à sa rage ; il avoit donc fait

construire une prison de fer, espèce de cage portative, où semblable aux bêtes les plus féroces, son prisonnier étoit renfermé, et suivoit ainsi l'armée de ses vainqueurs dans leur marche triomphale. Un jour que le jeune Prince sur lequel on ne veilloit plus avec autant d'exactitude, avoit erré aux environs du camp, il pénétra à son retour jusqu'à l'endroit où étoit placée la cage de fer : à l'aspect de cet extraordinaire monument, Maximilien s'arrête, il considère le malheureux, qui le front appuyé sur ses mains, semble affaissé sous le poids de la douleur ; Maximilien sent un frisson depuis long-temps inconnu se glisser dans ses veines, en lisant écrit sur les barreaux supérieurs : *assassin d'Azélie*. Un mouvement extraordinaire bouleverse le cerveau du jeune Prince, un sanglot s'échappe de sa poitrine oppressée, et va retentir au fond des entrailles du prisonnier, qui levant

les yeux avec une sorte d'inquiétude, et regardant attentivement la figure pâle et désanimée de celui qu'il voit devant lui : *Mon fils? est-ce mon fils?* s'écrie-t-il d'une voix sourde et étouffée, et en même temps il cherche à s'élancer vers le Prince ; celui-ci se recule avec effroi, et reprenant à la fois la raison et la mémoire, tombe évanoui sur le sable en murmurant avec horreur, *assassin d'Azélie !*

Depuis ce jour, Maximilien paroît rendu à la raison et au sentiment de ses malheurs; une mélancolie profonde, mais calme, dont ne purent jamais triompher ni les bontés de Louis, ni les consolations de la Reine, prit la place de cette insensibilité qui avoit attesté l'égarement de son esprit : il voulut savoir où avoit été placée la dépouille mortelle de son amante, et demanda au Roi et au souverain Pontife la permission d'y ériger un monastère ; il l'ob-

tint, et s'y retira pour pleurer éternellement celle qu'il regrettoit toujours. Il ne parla jamais de son père qui mourut dix ans après au château de Loches ; lui-même ne lui survécut que de deux ans ; et lorsqu'il se sentit près de sa fin, il se fit porter sur la tombe d'Azélie, et ordonna qu'après sa mort on le réunît à elle, dernier témoignage d'un amour que les glaces de la mort eurent seules le pouvoir d'éteindre.

FIN.

NOTES.

NOTE (1).

NOVARRE, ville autrefois très-forte, et défendue par un château que l'on regardoit comme inexpugnable, fut en effet une des places dont on se disputa le plus vivement la possession pendant les diverses irruptions des Français en Italie. Lors de la retraite de Charles VIII du royaume de Naples, époque dont il est ici question, ce ne fut point Bayard qui s'y renferma, mais le duc d'Orléans, depuis Louis XII. (*Voyez à ce sujet le Précis historique.*) Outre ces différens siéges, cette ville est encore célèbre, par une bataille sanglante qu'y perdirent les Français contre les Suisses en 1513, et qui est appelée dans l'histoire *bataille de Novarre.*

NOTE (2).

Pierre Duterrail, chevalier Bayard, surnommé *le Chevalier sans peur et sans re-*

proches, naquit en 1476, au château de Bayard, près Grenoble. Sa vie entière est un véritable roman de chevalerie, et nous retrace les actions merveilleuses des héros de la Table ronde, à l'exception que les siennes ne tiennent rien de la fiction. Les historiens nous représentent Bayard, depuis son entrée dans les pages de Charles VIII, comme le type de toutes les vertus militaires. On le suit depuis ce moment avec un tel intérêt, que l'histoire des guerres d'Italie entreprises et conduites par trois Rois de France, devient, pour ainsi dire, la sienne propre, et que l'on s'empresse de chercher le héros vainqueur de Soto-Mayor, des Espagnols, et surtout de Bresse, pour se délasser des horreurs dont ces contrées ne furent que trop le théâtre. Les vertus du brave Chevalier n'en brillent qu'avec plus d'éclat au milieu des scènes de perfidie et de carnage qu'on le vit toujours occupé à punir ou à empêcher; sa mort enfin vint couronner dignement cette espèce de drame héroïque, et c'étoit ainsi, le visage tourné vers l'ennemi, accablant de ses justes re-

proches un traître à son Roi et à sa patrie, que devoit terminer sa carrière, celui que l'on cite à jamais comme l'exemple du citoyen et du guerrier. Je ne lui prête ici que ce qu'il auroit fait sans doute, et chacun sait que son nom seul étoit un signal de ralliement pour les Français, et fut longtemps encore après sa mort l'effroi des Italiens, et des ennemis qu'il avoit combattus.

Note (3).

Azélie ; cette jeune Princesse, est un personnage d'invention, dont l'histoire ne parle nullement. Jean Galéas, fils de François, eut bien une fille naturelle, mais elle est peu connue, et d'ailleurs se trouvoit sœur de Ludovic Sforce, par conséquent ne pouvoit entrer dans mon plan ; la passion dont j'ai supposé mon héros atteint, m'a paru devoir embellir et motiver son peu d'ambition, et sa résistance aux ordres et aux projets de son père.

Note (4).

La Trimouille (Louis de), contemporain et ami de Bayard, est un peu rajeuni dans cette nouvelle; car il avoit déjà commandé les armées françaises sous Charles VIII ; il est vrai qu'il n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il gagna sur le duc d'Orléans la bataille de Saint-Aubin du Cormier ; ce Prince y fut fait prisonnier, ainsi que le prince d'Orange, et le soir le vainqueur les invita à souper à sa table avec les capitaines français qu'ils avoient entraînés dans leur désertion. Vers la fin du repas, à un signal convenu, un des officiers du général français sort, et rentre bientôt après avec deux cordeliers ; à cet aspect les Princes pâlissent : « Princes, leur dit La Trimouille, » rassurez-vous, c'est au Roi seul qu'il appartient de décider sur votre sort ; mais » vous, capitaines, pris les armes à la main » en combattant contre votre patrie et votre Souverain, mettez promptement ordre aux affaires de votre conscience ».

En vain les Princes demandent la grâce des coupables, le sévère La Trimouille leur fait trancher la tête. Lorsque depuis, le duc d'Orléans succéda à Charles VIII, les ennemis de La Trimouille lui rappelèrent cette inflexibilité, mais il leur répondit par ces belles paroles si souvent citées depuis: *Ce n'est pas au Roi de France à venger les injures du duc d'Orléans*. Et bientôt il le nomma à l'ambassade de Vienne. La Trimouille jouit long-temps d'une grande faveur; il commanda presque toujours les armées qui passèrent en Italie, et n'y fut malheureux qu'une fois, à la bataille de Novarre, encore en attribue-t-on la faute au maréchal Trivulce, qui partageoit le commandement avec lui. Je ne pouvois choisir à Maximilien un plus digne compagnon d'armes.

NOTE (5).

Cette peinture du cabinet anglois ne convient pas, je le sais, à l'époque dont je parle; l'Angleterre en proie aux factions,

et déchirée par les guerres civiles, n'avoit point encore cette politique machiavéliste que lui ont nécessitée depuis ses rapports trop étendus comparativement avec ses moyens et sa puissance : partagée encore entre les partis de la Rose Blanche et de la Rose Rouge, ses Souverains peu affermis sur leur trône, se montroient alternativement les amis ou les ennemis de ceux qui leur avoient donné asile pendant leurs proscriptions. Si donc La Trimouille se plaint ici des ministres de Henri VII ou de Richard III, qu'eût-il dit de leurs successeurs, si vivant de notre temps, il eût été choisi pour porter des paroles de paix chez cette nation qui prétend avoir porté à un si haut degré de perfection cette science de la politique, devenue malheureusement pour elle, odieuse et inutile? La Trimouille auroit fait encore le vœu de voir décider la querelle à la pointe de l'épée, et eût répété comme Caton, dans le sénat de Rome, *delenda est Carthago.*

Note (6).

Anne de Bretagne, fille du duc François II, dernier Souverain de cette belle province, fut recherchée dès son enfance par les plus grands Princes de l'Europe qui convoitoient son héritage. Parmi cette foule de concurrens, elle ne distingua, dit-on, que celui auquel elle ne pouvoit raisonnablement espérer d'être unie, puisqu'il étoit déjà marié, et que sans cela tous ses rivaux se fussent réunis pour l'exclure. La politique enchaîna donc la Princesse à Charles VIII, et dès que l'autel eut reçu ses sermens, elle sembla avoir oublié ses premières inclinations, pour ne s'occuper que de son époux, à qui elle prodigua jusqu'à son dernier moment les soins les plus tendres et les plus empressés. Elle se conduisit même après sa mort avec la plus grande retenue, et lorsque le nouveau Roi eut aplani toutes les difficultés qui le séparoient encore d'elle, elle parut avoir encore plus égard, en serrant des nœuds qui

devoient lui être si chers, à l'intérêt de ses sujets et de la France, qu'à ses propres désirs: c'est la première des Reines de France qui ait eu auprès d'elle des filles de qualité, appelées depuis les filles de la Reine. Elle mourut au château de Blois en 1514, chérie de tous les Français, et pleurée surtout par les pauvres et les malheureux qui l'appeloient leur mère.

Note (7).

Ce régiment napolitain n'étoit qu'une compagnie de ces Condottieri qui faisoient alors les principales forces des armées des puissances de l'Italie. Jacques, par sa bravoure, s'en fit bientôt déclarer chef, et ayant pris parti pour la reine Jeanne de Naples, cette princesse fameuse par ses débauches, le distingua et en fit son amant. Devenu depuis généralissime de ses troupes, comblé de dignités et de richesses, le pape Jean XXIII le nomma gonfalonnier de l'église en dédommagement d'une somme de quatorze mille ducats que la Cour de Rome lui devoit;

devoit ; c'est alors qu'il se fit faire une généalogie qui le faisoit descendre d'une famille des plus distinguées de Venise.

Note (8).

Les temps n'étoient point encore venus où la France et l'Italie devoient être régies par les mêmes lois, gouvernées par le même chef. Un prince plus grand que son siècle, Charlemagne seul avoit pu réunir ces deux couronnes, trop pesantes pour ses faibles successeurs. La monarchie française, exténuée et débile, avoit plus besoin de réparer que d'envahir, et l'événement des guerres d'Italie ne prouva que trop que si nos armées étoient assez braves pour conquérir, elles n'étoient ni assez nombreuses ni assez bien organisées pour conserver. Charles VIII eut donc raison de ne pas prodiguer les troupes et les trésors du royaume pour soutenir les prétentions de son cousin sur le duché de Milan ; heureux si ce refus lui eût été dicté par la sagesse, et non par le besoin qu'il avoit lui-même de toutes les

ressources amassées par son père, pour le projet non moins insensé de se faire couronner roi de Naples. Aujourd'hui que l'État politique du continent est absolument changé, l'Italie a vu avec ivresse, et l'Europe avec admiration, les Alpes orgueilleuses s'abaisser devant le puissant génie d'un Souverain plus grand que Charlemagne. Milan, Naples, Rome surtout, oubliant ces temps de bassesse et de barbarie qui ont souillé leurs annales, voudroient déchirer ces pages de l'histoire, et ces cités célèbres se croyent reportées aux plus beaux jours de leur gloire, depuis que l'aigle altier a reparu sur leurs murailles.

NOTE (9).

On peut, sans crainte, prêter ce forfait de plus à Ludovic, bien certain qu'il n'eût pas plus épargné les enfans que le père, s'il les avoit eus en son pouvoir. Le fait est, que les enfans que Galéas-Marie avoit eus d'Isabelle d'Arragon, furent envoyés en France par leur mère, qui réussit à les

soustraire ainsi à la fureur de leur oncle. L'aîné, nommé François, mourut abbé de Marmoutiers en 1511; la fille, Bonne Sforce, fut mariée à Sigismond, roi de Pologne.

NOTE (10).

Roderic Borgia, espagnol, pape sous le nom d'Alexandre VI. Il étoit alors partisan des Français, et Louis XII, ou plutôt d'Amboise, lui avoit promis la restitution de la Romagne, et le duché de Valentinois à son soi-disant neveu César, pour se déclarer en sa faveur. Malgré ces apparences politiques, il étoit possible que la sympathie qui devoit exister entre deux scélérats, eût porté Alexandre à donner au duc de Milan l'espoir d'être bientôt reçu en grâce, comme cela n'arriva que trop, lorsque le pape et son bâtard n'eurent plus rien à espérer de Louis.

NOTE (11).

Maximilien premier, empereur et roi des Romains, prince foible, et sans caractère;

toute sa vie se passa à faire des projets et à les rompre, selon que sa tête assez mal organisée les lui faisoit paroître favorables à sa seule passion, qui fut l'avarice. Toujours occupé d'amasser de l'or, il étoit sans cesse aux expédiens pour s'en procurer, et sacrifia souvent des sommes énormes dans des expéditions mal combinées, et encore plus mal conduites. Il eut peu d'influence pendant sa vie, et la postérité lui reproche des actions indignes d'un prince, notamment d'avoir mis le poignard à la main de Ludovic en lui accordant pour quatre cent mille ducats, l'investiture du duché de Milan à défaut d'héritiers mâles, et en effet son infortuné neveu ne survécut pas longtemps à cet infâme marché.

NOTE (12).

Depuis que les Cantons Suisses avoient triomphé de tous les efforts de la maison d'Autriche, leurs fiers habitans, naguères vainqueurs de Charles-le-Hardi, duc de Bourgogne, étoient regardés comme la

meilleure infanterie de l'Europe. Chaque Canton louoit donc ses guerriers pour une ou plusieurs campagnes à tant par hommes, et le produit servoit à entretenir les veuves et les familles de ceux qui mouroient dans les combats, ou revenoient estropiés. La France, dévastée par ses guerres contre l'Anglais, recrutoit ses armées dans les Cantons voisins de ses frontières, les autres prenoient du service en Allemagne ou en Italie, de manière que l'on vit très-souvent, dans les invasions de la péninsule, deux armées ennemies, dont les Suisses formoient la majeure partie. Il en résultoit de grands inconvéniens, c'est qu'au moment d'une action, la puissance qui payoit le mieux ces alliés mercenaires, débauchoit ceux de l'armée adverse, et c'est ainsi que Ludovic, renfermé dans Novarre, se vit vendu aux Français par les Suisses qu'il avoit mécontentés. D'un autre côté, Louis XII eut si souvent à se plaindre d'eux, qu'il résolut, vers la fin de son règne, de rompre les traités faits avec les Cantons. Courroucés d'une

résolution si préjudiciable à leurs intérêts, les Suisses se répandirent à l'improviste dans la Bourgogne, et mirent le siége devant Dijon. Cette place étoit totalement démantelée, et La Trimouille qui s'y jeta, prévoyant qu'il ne pouvoit la défendre long-temps, prit le parti de tenter leur avarice, et leur offrit trois cent mille écus pour se retirer; ils acceptèrent, et ce traité qui parut honteux, et faillit perdre La Trimouille, épargna peut-être au royaume des désastres incalculables.

Note (13).

Louis, duc d'Orléans, petit-fils du frère de Charles VI assassiné par le duc de Bourgogne, avoit eu une jeunesse violente et factieuse; ennemi personnel de madame de Beaujeu à qui Louis XI avoit remis la tutelle de son fils, on l'avoit vu pendant la minorité de Charles VIII, tour à tour triomphant et soumis, donner des craintes à la régente, ou en recevoir des lois; vaincu enfin à la bataille de Saint-Aubin, pris les

armes à la main, au milieu des ennemis de son roi, il fnt jeté dans une cage de fer, où il resta trois ans, et ne dut sa liberté qu'aux sollicitations de Jeanne sa première femme, fille de Louis XI, qu'il eut l'ingratitude de répudier depuis : mais cette seule tache que l'histoire a signalée dans son règne, fut effacée par les vertus qu'il montra sur le trône; et le peuple dont il fut le père a tellement plaidé sa cause au tribunal de la postérité, que le moraliste le plus sévère plaint Jeanne, admire sa patience et sa résignation, et ne peut s'empêcher d'absoudre son infidèle époux.

NOTE (14).

L'armée française, à son entrée dans le Milanès, étoit forte de 13000 hommes d'infanterie, dont 5000 Suisses, et de 9600 chevaux. C'étoit une des plus nombreuses qui eût encore été mise sur pied.

NOTE (15).

Georges d'Amboise, cardinal et premier ministre, étoit l'avant-dernier de neuf

garçons, fils de Berri d'Amboise et d'Anne de Beuil ; ils se distinguèrent tous dans les armes, l'administration, et l'église. Georges étant évêque de Luçon, s'attacha au duc d'Orléans, partagea ses malheurs, et subit même pour sa cause une longue détention. Louis, en montant sur le trône, le fit créer cardinal par Borgia qui avoit besoin de lui, et le déclara premier ministre. On doit à ce prélat une grande partie des belles institutions de Louis XII dans l'administration intérieure du royaume ; mais on lui reproche d'avoir partagé son enthousiasme pour la conquête du Milanès, et d'avoir voulu joûter d'astuce et de finesse avec les Cours d'Italie, qui se jouèrent de sa crédulité, et de la loyauté française.

NOTE (16).

Les Français s'étant avancés sur les bords du Tanaro, auroient dû y être arrêtés par deux forteresses, l'une en de-çà, l'autre au-delà du fleuve, et munie chacune d'une bonne garnison ; mais la première (Arazzo) se rendit à la première sommation, non

sans soupçon de trahison de la part du commandant italien ; la seconde (Ano) soutint un assaut et fut emportée d'emblée. C'est à ces forteresses que j'ai cru pouvoir substituer une armée Suisse, et une bataille générale, à des combats partiels qui eurent le même résultat que celui que je présente ici, c'est-à-dire l'occupation de tout le Milanès par les troupes de Louis.

Note (17).

Jacques de Chabannes, seigneur de la Palisse, fut un des braves que l'histoire place à côté de Bayard pour la vaillance et les vertus chevaleresques. Après s'être signalé dans toutes les guerres de son temps, avoir passé par tous les grades de l'armée et les dignités de la Cour, il termina glorieusement une si belle carrière, en mourant les armes à la main, en défendant son roi à la bataille de Pavie en 1525.

Note (18).

Charles d'Amboise, maréchal de Chaumont, neveu du cardinal, parvint rapide-

ment aux premières dignités de l'armée : il fut gouverneur du Milanès à la seconde entrée de Louis XII, servit avec distinction sous ce Prince et François premier, et mourut de chagrin, à 38 ans, pour avoir laissé prendre la Mirandole.

NOTE (19).

Jean-Jacques Trivulce, noble Milanais, grand partisan des Guelfes, conséquemment ennemi juré des princes de la maison de Sforce; banni de sa patrie par Ludovic, il se réfugia en France sous Charles VIII, qui l'employa à la conquête de Naples. Lorsque Louis XII s'empara de Milan, il le nomma gouverneur du duché, et maréchal de France; il se signala depuis à Aignadel et à Marignan, et mourut disgracié par François premier auprès de qui on l'avoit calomnié.

NOTE (20).

Le Pô ne passe point à Milan, cette ville n'est arrosée que par des canaux qui y conduisent les eaux du fleuve; il étoit donc

rigoureusement possible que Straub transportât ainsi sa prisonnière jusqu'entre les mains de son complice; mais en supposant que cela ne se pût pas, j'ai pensé que le lecteur indulgent excuseroit cette faute de topographie, pour peu que j'aie réussi du reste à l'intéresser.

FIN DES NOTES.

